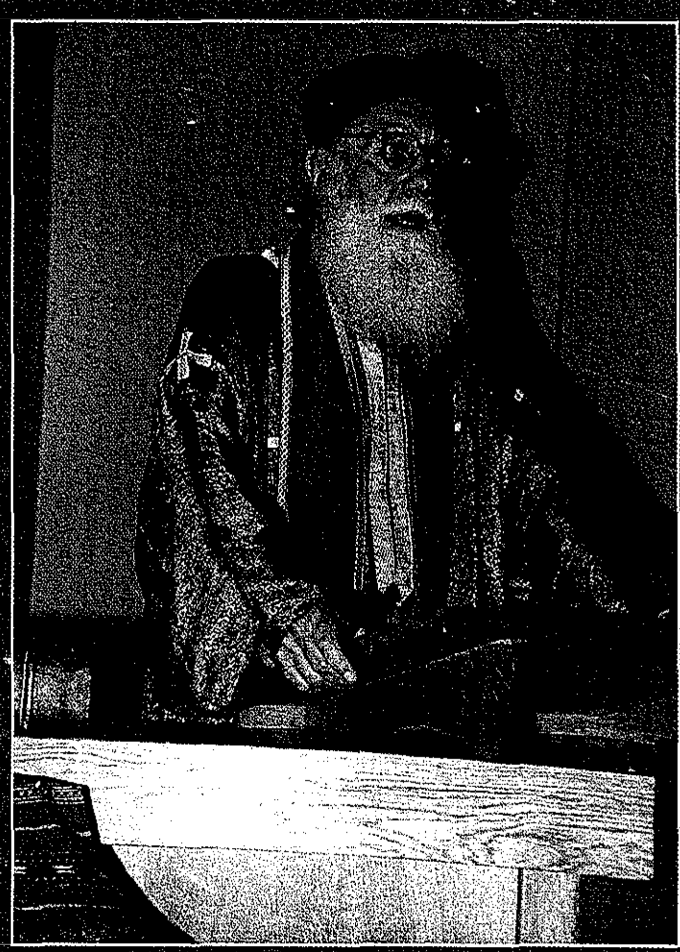
L'Initiation

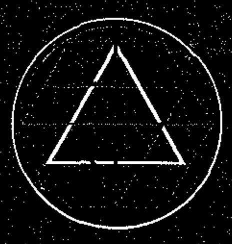
Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle



Robert Amadou 1924 - 2006

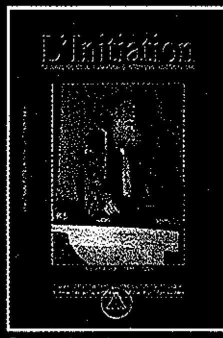
Revue du Martinisme et des divers courants initiatiques

fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par le Dr Philippe Encausse

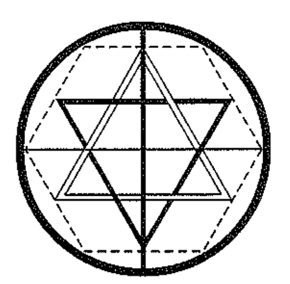


www.initiation.fr

Revue L'Initiation n°2/2006 avril - mai - juin Trimestriel : 8 €



Robert Amadou.



L'Initiation
69/89, rue Jules Michelet
92700 Colombes
Téléphone & télécopie :
(entre 9 h et 18 h)
01 47 81 84 79
yvesfred.boisset@papus.info

CCP : 8 288 40 U PARIS

Directeur : Michel Léger
Rédacteur en chef :
Yves-Fred Boisset
Rédacteurs en chef adjoints :
Aude Ben-Moha
& Bruno Le Chaux

Administrateur-honoraire :
Jacqueline Encausse†
Administrateur : Annie Boisset
Rédacteurs adjoints : Mehiel,
M.-F. Turpaud & Marc Bariteau†

Conception graphique :
Aude Ben-Moha

L'Initiation est également présente sur les sites web :
www.initiation.fr (site officiel)
www.yvesfred.com
www.chez.com/crp
www.france-spiritualites.com

Les opinions émises dans les articles que publie **L'Initiation** doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

L'Initiation ne répond pas des manuscrits communiqués.
Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Le Directeur : Michel Léger - 2, allée La Bruyère - 78000 Versailles
Certificat d'inscription à la commission paritaire du papier de presse du 1009 G 85504 du 7/10/04. N° ISSN 1140-8596.
Imprimerie Arts Print - 92, rue Sartoris - 92250 La Garenne-Colombes. Dépôt légal n° 10408 - juin 2006.





C'est en 1960, dans un petit appartement de la rue de Liège, à Paris, mis fraternellement à notre disposition par notre regrettée Marcelle Gendet, que j'ai rencontré pour la première fois Catherine et Robert Amadou qui, dans mon esprit comme dans mon cœur, sont indissociables.

Dire que Robert faisait une forte impression serait très en dessous de la vérité car, en fait, on se laissait charmer, voire envoûter (à bellement entendre), par son érudition, sa voix et son aura qui donnait à toutes ses paroles, à tous ses gestes, cette force magique que l'on ne peut oublier. Ses yeux pénétrants qui laissaient filtrer un regard tout à la fois perçant et doux fixaient chacun de nous à la recherche de nos propres regards comme pour y voir jaillir une étincelle d'âme.

Que n'avons-nous appris et compris en ces merveilleuses soirées organisées à l'initiative de notre cher Philippe Encausse ? En me remémorant ce temps, je pense à tous ceux-là qui ne sont plus physiquement, tant de pierres précieuses arrachées à notre amitié. Les débats étaient animés sans que, jamais, on ne les vît sombrer dans la querelle, comme cela est si souvent le cas quand le respect des autres est absent des échanges. Aucun des assistants ne cherchait à briller, à se mettre en valeur. Tous n'avaient

qu'un souci : celui de s'enrichir et d'enrichir les autres par le partage des acquis. Aucune préséance d'âge, de titres, de grades, de diplômes. Comme on le disait dans les milieux maçonniques du 18e siècle (et, ce, bien avant la Révolution), on venait « y goûter les charmes de l'égalité ».

Robert Ambelain, *Jacqueline et Philippe Encausse*, *Victor Michon*, Robert Deparis, Maurice Gay, Bertrand de M., Denise M. et quelques autres aussi participaient à ces réunions que je qualifierais volontiers d'historiques si ce terme n'avait pas été déprécié par un usage intempestif. Robert Amadou y faisait le point sur les laborieuses recherches qu'il conduisait à la recherche des grands anciens au nombre desquels Louis-Claude de Saint-Martin retenait le meilleur de son attention.

Un presque demi-siècle n'aura pas pu dissiper le souvenir de ces soirées de « Liège » qui est encore vivace. Robert Amadou nous a montré le chemin, un chemin difficile, plein d'embûches, mais qui conduit à l'Intelligence du cœur, celle qui place la « connaissance » avant le « savoir » et « l'Amour » avant tout autre sentiment.

Il suivait une voie dont les aboutissants nous échappaient parfois. Nous pressentions déjà qu'il irait très loin, très haut et qu'il marquerait son séjour parmi nous de cette invisible lumière qui escorte les véritables maîtres et enserre dans ses rais les cherchants sincères.

Il est vrai que parfois les routes se séparent et semblent bifurquer. Mais, ce n'est qu'illusion de notre optique ordinaire car, même quand cela arrive pour un malentendu ou pour l'amusement de quelques diviseurs professionnels, elles cheminent encore dans une même direction, celle de la Vraie Lumière dont parlait Saint-Martin. Et là est l'essentiel que la mort d'ici-bas ne pourra jamais vaincre.

Yves-Fred Boisset



Michel Léger, directeur de la revue

Robert Amadou, (6 février 1924 - 14 mars 2006)



« Le cœur de ma recherche, c'est Dieu. Ma vocation est celle de tout homme, j'essaie d'en prendre conscience : m'approcher – ou me rapprocher – de Dieu. Aider autrui à s'approcher, se rapprocher de Dieu, chacun à sa manière, à sa mesure. Je n'enseigne pas, j'éveille », dit Maître Janus d'Axel.

Robert Amadou est né à Bois-Colombes (Hauts-de-Seine). Études secondaires chez les jésuites, rue de Madrid, à Paris, puis philosophie à la Sorbonne, et Yale (New Haven, États-Unis). Docteur en théologie (« Recherches sur les Églises de langue syriaque et les Églises dérivées »). Docteur d'État ès lettres et sciences humaines (« Louis-Claude de Saint-Martin et le martinisme »). Docteur en ethnologie (« Recherche sur l'histoire et la doctrine d'une société initiatique : la franc-maçonnerie »). Prêtre orthodoxe (oriental). Enseignant au Saint Ephrem's Institute, à l'Université de Paris VII (UFR « Ethnologie, Anthropologie, science des religions »). Ce triple exercice de l'étude, du ministère et de l'enseignement s'assortit naturellement d'une activité littéraire développée : nombreux livres et très nombreux articles, direction de collections et de revues, conférences et interventions dans des congrès, à la radio et à la télévision.

Son épouse, Catherine, l'y aida jusqu'aux derniers jours avec un amour et une patience d'ange.

Le mercredi 23 mars 2006 eut lieu à Montfermeil (93), à 10 h. 30, une cérémonie émouvante en l'Église Syriaque Orthodoxe, 58 avenue Daniel Perdigé. Cette Église dont il était prêtre – le Père Brahim Jésus Robert – a son rite en

araméen, langue parlée par Jésus et les Apôtres ; elle compte deux mille fidèles en France et remonte au premier évêque d'Antioche, saint Ignace, martyr dévoré par les lions à Rome. Lors de l'office, le prêtre officiant dit de Robert Amadou : *« Le père Brahim Jésus Robert a été constant dans sa vie, il cherchait Dieu. Nous sommes tous veufs, notre objectif est de nous remarier à la Sagesse Divine, le CHRIST. »*

« Le Père Robert Amadou est rentré dans les épousailles mystiques. » Le rituel demandait que le prêtre pria à la place du défunt et le corps fut déplacé pour être présenté aux quatre points cardinaux : l'est, le nord, l'ouest et le sud. Ceux qui étaient présents furent émus de ce dernier hommage.

L'inhumation a eu lieu sous une pluie glaciale, à 14 heures, au cimetière du Père Lachaise à Paris, après la bénédiction du prêtre et un discours d'adieu du Vénérable d'une loge d'Alpina. La tombe est au nom de Bayer-Vannaisse, 63, allée de l'ouest, 5e allée à gauche par la porte principale du boulevard de Ménilmontant ou par la Porte des Amandiers en remontant l'allée de l'ouest à gauche.

Robert Amadou a été pour la revue *L'Initiation*, dont il avait accompagné la renaissance en 1953, le pilier, la « chose » de Philippe Encausse.

« La fraternité que je ressens pour lui s'exprime en collaboration dans l'indépendance administrative, disait Robert Amadou. *Sur ce dernier point, je ne fis exception que pour mon frère bien-aimé Philippe Encausse qui a réveillé en 1952 l'Ordre martiniste de Papus et avec qui j'ai travaillé plus de vingt ans, tant à la revue* L'Initiation *qu'à l'Ordre martiniste – dont il me voulut, en des circonstances difficiles, le grand orateur – afin de « saint-martiniser » cet ordre, à la lettre et en esprit. Pendant ce temps au moins fus-je donc – de droit ? de fait ? – membre de l'Ordre martiniste ? »*

Philippe Encausse portait une amitié toute paternelle à Robert Amadou, il savait qu'il était le seul ayant consacré sa vie à faire connaître l'œuvre de Louis-Claude de Saint-Martin. Le 6 juin 1943, il fut admis en franc-maçonnerie au rite de Memphis Misraïm ; le 7 mai 1966, il fut armé « Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte » et il appartint au « Régime Écossais Rectifié » de la « Grande Loge Alpina » ; son nom dans l'Ordre est « Robertus ab Aegypto ». Enfin, il fut ordonné prêtre orthodoxe et fait évêque gnostique.

Durant les années ou nous eûmes la chance de travailler avec lui, nous avons apprécié l'homme de lettres, le chartiste recherchant la perfection et désirant exploiter la moindre piste ; nous avons dû lui demander à plusieurs reprises de ne plus nous donner des textes trop longs débordant de notes et de renvois, qui rebuteraient nos lecteurs.

Susceptible, procédurier, il l'était, mais il savait remercier ceux qui le soutenaient et ceux qui l'aimaient, car, financièrement, il ne vivait que de son écriture, et ne refusait pas l'aide matérielle que pouvait lui apporter ses admirateurs. Louis et Marcelle Léger, mes parents, l'accueillirent quelque temps dans leur maison « Amenthes » à Moulis, près de Montauban, et, souvent, il fut invité à résider chez d'autres frères et sœurs. Philippe Encausse lui acheta le logement où il résida à la fin de sa vie, rue Monge à Paris V[e]. Robert Amadou fit l'homélie de Philippe quand il décéda le 22 juillet 1984 et, tous les 22 juillet, il disait une messe anniversaire de son départ.

Depuis 1994 (un courrier qu'il m'adressa en témoigne), il avait des problèmes de santé et cela le gênait dans son travail. Hyper-sensible, ne supportant pas les problèmes de la vie quotidienne, les agressions de la vie matérielle, il avait établi un écran avec la société, il réagissait très mal à toute injonction administrative ; c'était toujours Catherine qui répondait au téléphone. D'une sensibilité toute féminine, toute malveillance, toute contradiction devenait une affaire et, pour une réflexion, un ami d'hier devenait un empêcheur de tourner en rond. Un jour, me rendant chez lui, rue Sauton, Paris V[e], je découvrais un appartement transformé en dépôt de livres. Lui indiquant que le plancher pouvait s'effondrer sous cette charge, nous avons déménagé tous ses livres pour éviter un accident. Cela me rappela l'appartement de Jean Phaure, où l'on circulait dans des allées constituées de murs de livres, avec à un moment un vide où René Guénon était mis en vedette ; il en était ainsi de la maison de Serge Hutin en banlieue parisienne.

Robert Amadou vivait pour les livres et par les livres, sa bibliographie nous montre l'importance de son œuvre.
Dans le cadre du cercle « Phaneg » que j'animais, il donna trois conférences sur Louis-Claude de Saint-Martin et le martinisme. Quelle présence et quel orateur, quand il plaidait une cause ; j'ai eu l'occasion de l'enregistrer, mais, malheureusement, ces conférences n'ont pas été filmées.

Nul ne fut moins sectaire en matière de confessions et d'initiations : chrétien,

orthodoxe, maçon, martiniste, soufi, à tel point que certains ont du mal à le cerner, il est une figure emblématique, incontournable. Il est toujours présent, impossible de l'ignorer, pour tous les admirateurs de Louis-Claude de Saint-Martin, martinistes de tous bords, occultistes, croyants tant sa présence est grande et le restera. Nous l'aimions tous, mais lorsqu'on croyait l'avoir saisi, il disparaissait sous son manteau, tel un Serviteur Inconnu qu'il était.

Cher Robert, au nom de tous les lecteurs de la revue *L'Initiation,* de nos chers abonnés, nous te disons merci de tout notre cœur d'avoir apporté ta connaissance, tes recherches, tes certitudes dans ce monde troublé, et d'avoir su par l'intelligence du cœur transmettre le « Flambeau de la Connaissance », qui ne doit pas, telle une lumière, rester sous le boisseau, mais luire au grand jour.

Philippe Encausse, en tant que directeur de la revue L'Initiation à partir de 1953 et moi-même, de 1983 à nos jours, avons collaboré avec Robert Amadou. Il nous a donnés de nombreux articles. La nomenclature de ces articles peut être demandée à la revue.

Robert Amadou a eu le mérite, dans le cadre de la revue, de mettre en place la rédaction des œuvres majeures de Louis-Claude de Saint-Martin et d'en dresser la liste complète. Nous t'en remercions de tout cœur. Merci au nom de tous nos lecteurs.





Par Serge Caillet

À Catherine,
très affectueusement.

Mon frère, mon ami, mon vieux maître s'est endormi, mardi 14 mars 2006, dans la Paix du Seigneur qu'il avait tant cherché et tant aimé toute sa vie terrestre durant, commencée voilà 82 ans. « *L'homme peut soutenir l'homme ; mais il n'y a que Dieu qui le délivre* » dit le Philosophe inconnu, que Robert Amadou, son vieil ami, a rejoint dans la lumière sans déclin. Le voici donc délivré et nous voici donc orphelins.

Ce serait trop peu, assurément, que de dire que l'occultisme, le martinisme, la gnose, la théosophie, en un mot la Tradition de l'Occident-Orient doivent beaucoup à Robert Amadou. Au vrai, « *nous lui sommes tous redevables. Honte à qui s'en dédie !* » Ainsi s'ouvrait, à l'endroit de Papus, la préface de Robert au livre que le Dr Philippe Encausse a consacré jadis à son père, Papus, le « Balzac de l'occultisme ». Cette sentence, je l'adopte à mon tour, s'agissant de Robert et de son œuvre immense, fruit de plus de soixante ans d'un travail sans relâche, dont le présent hommage, aussi modeste et imparfait soit-il, s'efforcera d'abord de donner quelques lignes majeures.

L'immense tâche, le premier service de Robert Amadou – et de quelques très rares compagnons de route – aura été, au sortir de la guerre, de restituer l'occulte à la culture. Les résistances – rappelait-il en 1987 - furent très vives, à commencer par les instituteurs de l'immuable Sorbonne où il traita pourtant de *la Contemplation selon Aristote*. Dans cette académie rabâcheuse et hostile, deux exceptions, disait-il : Marcel Jousse, à l'École pratique des hautes études, et Paul Valéry, au Collège de France. Paul Valéry... Un sou-

venir me vient : nous sommes, Robert, Catherine et quelques intimes, en septembre 1987, quelque part au bord de la Méditerranée, dont Robert disait qu'elle était la seule mer. Au loin des voilures albâtres se distinguent des flots. Robert, les yeux fixés sur l'horizon, cite des vers de Paul Valéry...

Ce fut grâce à Paul le Cour que Robert Amadou entra dans la carrière. L'homme d'Atlantis, en qui il voyait du prophète, lui fit connaître ce « *grand méconnu, l'abbé Paul Lacuria, le 'Pythagore français'* », qui fut sous ce titre le sujet de sa première conférence, le 7 mars 1943. Le conférencier en herbe n'avait que dix-neuf ans, mais Lacuria ne l'a jamais quitté, dont il a publié bien des années plus tard la *Défense des Harmonies de l'être*, qui compose, avec d'autres carnets inédits, *Lacuria, sage de Dieu* (Awac, 1981). La même année, Robert donnera à l'enseigne d'Atlantis (1981) un copieux dossier sur « L'abbé Lacuria et les harmonies de l'être ».

En 1950, Robert Amadou produit *l'Occultisme, esquisse d'un monde vivant* (Julliard, 1950 ; nouv. éd., Chanteloup, 1987), qui marque un coup d'essai qui n'en est pas moins un coup de maître. Salué par la critique, l'ouvrage deviendra classique, tandis que l'auteur publiait la même année, en collaboration avec Robert Kanters, une très précieuse *Anthologie littéraire de l'occultisme* (Julliard, 1950 ; nouv. éd., 1975). Le mouvement était lancé : les livres allaient s'enchaîner avec régularité, sur tous les fronts. Je cite pour mémoire : *Éloge de la lâcheté* (Julliard, 1951) ; *Albert Schweitzer, éléments de biographie et de bibliographie* (L'Arche, 1952) ; *Recherches sur la doctrine des théosophes* (Le Cercle du Livre, 1952) ; *La poudre de sympathie* (Gérard Nizet, 1953) ; *La science et le paranormal* (I.M.I, 1955) ; *Les grands médiums* (Denoël, 1957) ; *La télépathie* (Grasset, 1958)... Du lot, tirons au moins, en 1954, son essai historique et critique sur *La Parapsychologie*, devenu classique lui aussi, qui marquait alors le renouveau de la vieille métapsychique.

En 1955, Robert lance la revue *La Tour Saint-Jacques*, qui devient aussitôt incontournable. Elle a pour devise : « *rien de ce qui est étrange ne nous est étranger* », et rassemble les meilleures plumes du moment : René Alleau, Robert Ambelain, André Barbault, Armand Beyer, Eugène Canseliet, Marie-Madeleine Davy, Mircea Eliade, Philippe Encausse, Robert Kanters, Serge Hutin, Alice Joly, Louis Massignon, Pierre Mariel, René Nelli, Jean Richer, François Secret, Pierre Victor (Pierre Barrucand)... J'en oublie beaucoup. Mais comment oublierais-je le cher Jacques Bergier, « *amateur d'insolite et scribe de miracles* » qui y rapportait les « *nouvelles de nulle part et d'ailleurs* », et dont Robert m'aidait jadis à perpétuer la mémoire ? La revue *La Tour*

Saint-Jacques se double alors d'une collection d'ouvrages. On y aborde avec rigueur, méthode et amour, les grands anciens et les recherches contemporaines, et aussi l'illuminisme, et Saint-Martin, et Huysmans, et tant d'autres ! et les sciences traditionnelles et leur histoire : magie, astrologie...
Si Robert Amadou n'a jamais pratiqué l'alchimie, il a étudié *Raymond Lulle et l'alchimie* (Le Cercle du Livre, 1953), s'est intéressé à « l'Affaire Fulcanelli » et s'entretint notamment avec Eugène Canseliet dans *Le Feu du Soleil* (Pauvert, 1978).
En revanche, l'astrologie fut pour lui une compagne constante. Né à Bois-Colombes, le 16 février 1924, à 2 heures du matin, sous le signe du Verseau et l'ascendant Sagittaire, Robert avait découvert l'astrologie à 14 ans, avec le petit livre de René Trintzius, *Je lis dans les astres* ; il commença à la pratiquer avec les éphémérides de Choisnard, offertes par sa tante, et il n'a pas cessé, pendant près de 70 ans, à toutes fins utiles, y compris, disait-il, les plus quotidiennes et les plus hautes, parce que l'astrologie touche à tout, et que l'on touche à tout par l'astrologie. L'authentique astrologie révèle *Sophia* et s'offre comme un moyen de connaître Dieu ; elle est, par vocation, sagesse, et Robert était un ami de Dieu et de sa Sagesse. En théorie et en pratique, il a suivi au plus juste la tradition, en particulier Plotin, Ptolémée et Paracelse, sans négliger les modernes, de Robert Ambelain à Armand et André Barbault, tout en vilipendant la prétention à une astrologie scientifique. Nombreuses ont été ses publications en l'espèce, depuis le numéro spécial de *La Tour Saint-Jacques*, en 1956, jusqu'au magistral *Question De* sur les astrologies, en 1985. Il a également remis au jour *Les Monomères. Symbolisme traditionnel des degrés du zodiaque* (Cariscript, 1985), a étudié *La précession des équinoxes. Schéma d'un thème astrosophique* (Albatros, 1979) en rapport avec l'Ère du Verseau chère à Paul Le Cour. Chez les anciens, il s'est intéressé à *L'astrologie de Nostradamus*, qu'il a contribué à éclairer, par exemple lors d'un colloque, à Salon de Provence, en 1985, et à travers un dossier de près de 500 pages (diffusion ARCC, 1987/1992) – qui le connaît ? – ou encore aux côtés des Amis de Michel Nostradamus fondés par Michel Chomarat, en 1983.
En dehors de l'astrologie, mais au cœur de la Tradition occidentale, combien d'autres grands anciens a-t-il contribué à remettre et même à mettre en lumière ? Il a étudié Franz Anton Mesmer et son *magnétisme animal* (Payot, 1971). De Balsamo-Cagliostro, il a présenté au congrès international de San Leo, en juin 1991, *Le rituel de la maçonnerie égyptienne* (SEPP, 1996).

J'entends du Joseph Balsamo du XVIIIe siècle, car il y en a un autre – à moins que ... – qui manifeste les mêmes prétentions et se comporte de la même manière, dont Robert Amadou a retrouvé la trace, à Toulouse, en... 1644.
De Fabre d'Olivet, il a publié partiellement, après l'avoir retrouvé en 1978, le manuscrit inédit de la *Théodoxie universelle* qui prolonge *La Langue hébraïque restituée* du même auteur. Ce maître d'ésotérisme, que Robert vénérait à ce titre depuis l'adolescence, trouve l'aboutissement de son œuvre majeure dans les écrits de Saint-Yves d'Alveydre, dont il a exhumé à la bibliothèque de la Sorbonne le fonds que Philippe Encausse y avait déposé. La pensée de Saint-Yves trouve sa perfection dans l'œuvre du Dr Auguste-Edouard Chauvet, dont le service n'avait cessé de l'instruire parce qu'il avait été son maître et n'a jamais cessé de l'être. À Chauvet et à son *Ésotérisme de la Genèse*, Robert Amadou a consacré des séminaires, notamment à Ergonia, en 1981, après une soirée d'études et d'hommage, au centre l'Homme et la connaissance, en 1978, où il tint à associer Chauvet à son fils spirituel, l'abbé Eugène Bertaud, dit Jean Saïridès, dont Robert fut l'ami. Sur Chauvet, sa vie, son œuvre, il avait résolu de composer un ouvrage conséquent qui n'a pas vu le jour. Mais il en tira la matière d'une plaquette *De la langue hébraïque restituée à l'Ésotérisme de la Genèse* (Cariscript, 1987).
Dans l'entourage de Chauvet s'était constituée aussi une société chrétienne d'initiation : l'Ordre du Saint Graal qu'avait formé un autre Chauvet, prénommé James, et le Dr Octave Béliard (1876-1951), et Robert a édité *La Queste du Saint Graal* (Cariscript, 1987).
Quant aux sociétés secrètes, qui ont fait l'objet de ses entretiens avec Pierre Barrucand (Pierre Horay, 1978), Robert en connaissait les bienfaits en même temps que les limites et les travers. Mais il aimait désigner les plus dignes du mot du bon pasteur Pierre de Joux – dont il a tiré de l'oubli *Ce que c'est que la franche maçonnerie* (Cariscript, 1988) – comme « écoles succursales » de l'Église intérieure, à commencer par l'Ordre martiniste et la franc-maçonnerie.
À la franc-maçonnerie, Robert Amadou a consacré un doctorat en ethnologie, en 1984 : « Recherches sur l'histoire et réflexions sur la doctrine d'une société initiatique en Occident moderne ». Entre maintes autres études, relevons au moins sa *Tradition maçonnique* (Cariscript, 1986), sa collaboration au *Dictionnaire [universel] de la franc-maçonnerie* de Daniel Ligou (1974 ; nouv. éd. à paraître en 2006), et, plus récemment, sa contribution à *l'Encyclopédie de la franc-maçonnerie* d'Eric Saunier (Librairie générale française, 2000). Sans omettre sa participation à tant de revues d'érudition, à

commencer par *Le Symbolisme* et à finir par notre chère *Renaissance traditionnelle*, de « René Désaguliers, Maçon de l'universalité », de Roger Dachez et de Pierre Mollier, amis fraternels, pour laquelle il préparait encore tant d'articles attendus et même un numéro spécial sur Saint-Martin.
Mais c'est au régime écossais rectifié, avant tout, qu'allaient les élans du cœur de Robert Amadou qui en a notamment réédité les *Archives secrètes* de Steel et Maret (Slatkine, 1985) et mis en lumière les arcanes du saint ordre. De Jean-Baptiste Willermoz, fondateur et patriarche de ce régime sans pareil, il a inventé le fonds L. A., publié maint texte d'instruction et dressé le plus attachant des portraits : *« honnête homme, parfait maçon, excellent martiniste. »*
J'ai cité pêle-mêle ou presque les grands anciens dont Robert Amadou vénérait la mémoire, et dont il a défendu la cause dans *Illuminisme et contre-illuminisme au XVIIIe siècle* (Cariscript, 1989). Deux noms au moins manquent à cette liste. Et quels noms ! Qui, ici, ne les connaît ? Louis-Claude de Saint-Martin, le Philosophe inconnu, a marqué à jamais la vie, l'œuvre, la pensée et le cœur de Robert Amadou, depuis le jour où il découvrit dans la librairie Chacornac, en 1941 ou 1942, le numéro *d'Atlantis* qui lui était consacré. *Louis-Claude de Saint-Martin et le martinisme* (Le Griffon d'Or, 1946) inaugura l'interminable liste des publications savantes et amoureuses -parce que la connaissance et l'amour sont les deux piliers de la gnose -qu'il a consacrées, pendant 60 ans, à son vieil ami le théosophe d'Amboise, dans l'amitié de Dieu.
À son livret de 1946 qu'il n'a jamais réédité, trois autres livrets se sont substitués, qui sont complémentaires : *Calendrier de la vie et des écrits de Louis-Claude de Saint-Martin* (Renaissance traditionnelle, 1978), *Martinisme* (1979, 1993) et *Sédir, levez-vous. La théosophie de Louis-Claude de Saint-Martin* (Cariscript, 1991). Il faut y ajouter « Louis-Claude de Saint-Martin, le théosophe méconnu », publié ici même de 1975 à 1981.
« Servi par un instinct divinatoire exceptionnel et le génie de la découverte », comme l'a fort bien écrit Eugène Susini, Robert Amadou est parti très jeune en chasse des inédits du Philosophe inconnu. Et il en a trouvé beaucoup ! Aux Cinq textes inédits qui inaugurent, en 1959, sa carrière d'inventeur sans pareil, succèdent le *Portrait historique et philosophique* (Julliard, 1961), la *Conférence avec M. le chev. de Boufflers* (1961), les *Pensées mythologiques* (1961), le *Cahier des langues* (1961), les *Fragments de Grenoble* (1962), les *Pensées sur l'Écriture sainte* (1963-1965), les *Étincelles politiques* (1965-

1966), le *Cahier de métaphysique* (1966-1968), le *Carnet d'un jeune élu cohen / Le livre rouge* (1968/1984), les *Lettres aux Du Bourg* (1977), *Les nombres* (1983), *Mon livre vert* (1991), le *Traité des Formes* (2001-2002), les *Pensées sur les sciences naturelles...* En 1978, l'invention du fonds Z lui avait offert la perle tant recherchée : les papiers personnels de Saint-Martin parmi les plus précieux, passés après la mort du Philosophe inconnu entre les mains de Joseph Gilbert. Quoi d'étonnant au fond !

Parallèlement, Robert Amadou tirait un à un de l'oubli les imprimés de Saint-Martin : *Le Crocodile* (Triades, 1962 ; 2e éd., 1979), *l'Homme de désir* (U.G.E., Bibliothèque 10/18, 1973), les *Dix prières* (L'Initiation, 1968, puis Cariscript, 1987), et il rééditait les « œuvres majeures », sous la marque du prestigieux éditeur allemand Georg Olms, avec des introductions qui sont de purs chefs-d'œuvre. En 1986, lors d'un colloque qui marqua à Tours la Présence de Louis-Claude de Saint-Martin (Société ligérienne de philosophie, 1986), Robert Amadou défendit *« Saint-Martin, fou à délier »*. Louis-Claude de Saint-Martin et le martinisme ont fait l'objet de son doctorat d'État ès lettres et sciences humaines, soutenu à Paris X, en 1972, avec la mention « très honorable ». Soutenance que *Combat* qualifia à juste titre de *« gnostique »* !

Par charité, Robert Amadou avait également rassemblé à l'intention des hommes du torrent de très précieuses *Maximes et pensées de Saint-Martin* (André Silvaire, 1963 ; éd augm., 1978). Mais quels services ne sont-elles pas capable de rendre aussi aux hommes de désir ? Eugène Susini disait de Robert Amadou qu'il savait tout du Philosophe inconnu. Il avait raison.

Pour le bonheur de tous les martinistes, *L'Initiation* de Philippe Encausse eut la plus grande part de ses articles sur Saint-Martin. D'autres sont à redécouvrir dans les revues qu'il a fondées : *La Tour Saint-Jacques*, *Les Cahiers de l'homme-esprit*, le *Bulletin martiniste*. Ce dernier, Robert Amadou le porta aux côtés d'Antoine Abi Acar, directeur des chères Editions Cariscript, où il dirigeait tant de collections merveilleuses, à commencer par les « Documents martinistes » où il me fit entrer, en 1986. Dans la boutique et l'arrière-boutique de Cariscript, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie, où me ramènent aujourd'hui tant de souvenirs, l'on discutait de théologie et d'ésotérisme, d'astrologie et de théurgie autour du café préparé par Antoine. Que de projets ont mûri là ! Au nombre de ceux-ci, le *Bulletin martiniste* devait se réincarner en *Gnostica*, qui n'a pas vu le jour. Mais en 1991, de l'enthousiasme de quelques apprentis gnostiques, naissait *l'Esprit des choses*, organe

du Centre international d'études et de recherches martinistes (CIREM), dirigé par Rémi Boyer, sous la présidence de Robert – qui y donna de nombreux inédits de Saint-Martin – puis dans l'autonomie. Robert m'engageait aussi à écrire un cours de martinisme diffusé dans le cadre de l'Institut Éléazar, dont il avait accepté dès 1990 la présidence d'honneur, et où il n'a pas cessé de m'assister, dans une parfaite communion spirituelle.

Mais impossible de comprendre Saint-Martin sans avoir abordé l'œuvre de son premier maître, Martines de Pasqually, le théurge inconnu, dont Robert Amadou a détaillé ici même, pour la première fois, la doctrine dans une « Introduction à Martines de Pasqually », texte sans précédent et sans second. Il en a aussi publié deux éditions différentes du *Traité de (ou sur) la réintégration* (Robert Dumas, 1974 ; Diffusion rosicrucienne, 1995) et publié et commentés maints documents, tant maçonniques que théurgiques, de l'Ordre des élus coëns. Dernier chef-d'œuvre en date, conçu en collaboration avec Catherine Amadou : *Les Leçons de Lyon aux élus coëns* (Dervy, 1999), réunissent les leçons de trois élèves du maître : Saint-Martin, Du Roy d'Hauterive, Willermoz.

Son dernier livre, consacré à la correspondance de Saint-Martin avec Kirchberger, n'aura pas vu le jour de son vivant, mais Catherine conduira le chantier à son terme. Quant à nos entretiens annoncés chez Dervy, dont nous avions pourtant ébauché le plan, il n'a pas été possible de les réaliser. Combien d'autres ouvrages, annoncés et attendus comme des trésors de science et d'érudition, sont eux-mêmes restés en plan ou en chantier ? Dieu aidant, Catherine, qui fut constante à l'œuvre à ses côtés, compétente, dévouée, efficace, poursuivra, n'en doutons pas, la tâche à laquelle Robert l'a préparée.

Robert Amadou n'a pas cessé de chercher la vérité, par exemple dans l'histoire et dans la Tradition. Lisez ou relisez son *Occident, Orient. Parcours d'une tradition* (Cariscript, 1987). Dès ses premières lettres, en 1982, il m'exhortait à me lever de bonne heure et me donnait la clef : érudition ! Robert avait tout lu, tout étudié de nos objets, et son œuvre témoigne d'une érudition inégalée dans la seconde moitié du XXe siècle dont il fut et restera le plus sûr et peut-être le plus grand historien de l'occultisme, ne serait-ce que par l'ampleur de son champ d'investigation.

Entre toutes, trois bibliothèques étaient particulièrement chères à son cœur : Sainte-Geneviève d'abord, où il s'était plongé dès l'adolescence dans l'astrologie et la kabbale – il m'y conduisit dès le lendemain de notre première

rencontre – ; la vieille B.N. ensuite, où pendant vingt ans il avait occupé tous les jours (sauf quelques pèlerinages loin de Paris) la place 191 ; notre chère BML enfin, dont il inventoria les fonds Bricaud et Papus, qu'il exploita conjointement avec le fonds Willermoz, notamment.
Papus ! Le vulgarisateur de l'occultisme était cher au cœur du plus érudit des occultistes, et avec lui combien de ses compagnons de la hiérophanie, selon l'expression classique de Michelet, et combien de ses épigones ? De Papus comme de Jean Bricaud, il a classé les archives à notre chère Bibliothèque municipale de Lyon, dont il tira tant d'informations et de publications que nous remémore « L'Occulte à la Bibliothèque municipale de Lyon » (éd. augm. in *Lyon carrefour européen de la franc-maçonnerie*, 2003). Dans le cœur de Robert Amadou, impossible de dissocier Papus de son fils, le Dr Philippe Encausse, dont il a réhabilité la mémoire quand des instituteurs patentés l'ont injuriée (*À deux amis de Dieu : Papus & Philippe Encausse. Hommage de réparation*, CIREM, 1995). Du legs Philippe Encausse à la BML, Robert m'offrit d'ailleurs, en 1986, de publier quelques pièces remarquables.

2.

Voici pour l'inventaire, ô combien sommaire je le sais bien, d'une œuvre immense. Pour mémoire, disais-je. Mais l'homme ne se confond pas avec son œuvre et j'entends Robert me remémorer aussi la mise en garde de Freud : celui qui devient biographe, ou historien, s'oblige au mensonge, aux secrets, à l'hypocrisie, car il est impossible d'avoir la vérité biographique ou historique. Or Robert détestait le mensonge autant que l'hypocrisie, il ne se laissa jamais séduire par le mythe moderne de la conscience objective, mais il chercha et aima plus que tout la vérité, parce que la Vérité est un être, qui est la Voie comme il est la Vie. Allons à présent à l'essentiel, à la racine des choses, à la racine de Robert Amadou qui se dégage à merveille de son œuvre comme de sa vie.
C'est à l'âge de treize ans que les bons pères jésuites chez lesquels il fit ses études secondaires, rue de Madrid, à Paris, avaient servi la Providence en le plaçant au service du patriarche de l'Église syrienne catholique, lors de sa venue à Paris, à l'occasion de l'exposition universelle de 1937. Quelques années plus tard, Robert entrait dans l'Église syrienne catholique, et il tint l'office de chammas à l'église parisienne Saint-Ephrem-des-Syriens. Il se liait

avec Gabriel Khouri-Sarkis, qu'il aiderait ensuite à la fondation et à la direction de l'Orient syrien. Mais son cœur et son intelligence le portaient vers l'Église syrienne orthodoxe, héritière directe de la communauté judéo-chrétienne primitive. Le 25 janvier 1945, il fut ordonné dans la succession syrienne de saint Pierre, et sa thèse de doctorat en théologie a pour titre : « Recherches sur les Églises de langue syriaque et les Églises dérivées ».
Parenthèse : en 1944, Henri Meslin lui avait imposé les mains pour la consécration d'évêque gnostique, dans la lignée de Jules Doinel, « *fol amant de Sophie* », dont il a publié la biographie et réédité et commenté *Lucifer démasqué* (Slatkine, 1983). Puis, en 1945, Victor Blanchard le consacra évêque gnostique, dans la succession apostolique que celui-ci avait reçue, le 5 mai 1918, du patriarche Jean II Bricaud, lequel la tenait de Mgr Louis-François Giraud, successeur de l'abbé Julio. Sans avoir jamais appartenu formellement à aucune église gnostique, c'est à ce titre que Robert accordait pourtant à Alain Pédron un « entretien avec T Jacques », publié dans *l'Initiation*, en 1978, sous le titre « Qu'est-ce que l'Église gnostique ? » (compléments, CIREM, 1996).
Robert Amadou n'a pas pour autant négligé la kabbale et le soufisme. Il a été admis dans une confrérie soufie et disserta sur *Le soufisme même* (Caractères, 1991). Judaïsme, christianisme et islam sont les trois piliers de la sagesse abrahamique.
Prêtre de Notre Seigneur Jésus-Christ, Robert officiait, notamment pour des martinistes ; il donnait les sacrements, à commencer par le baptême (comment oublierais-je que Robert voulut que notre première rencontre se fit à l'occasion du baptême d'une petite fille dont Philippe Encausse était le parrain ?), il visitait les malades – tant à leur domicile que dans les hôpitaux – et les prisonniers ; il priait, célébrait et exorcisait. Ses études sur Satan et le mal sont du plus grand intérêt. Qui les connaît ? Tel fut aussi le sens de notre réflexion commune sur le Sida face à la Tradition, thème d'un petit colloque que nous organisions à Paris, en 1988. Las, un volume projeté – un de plus ! – n'a pas vu le jour.
Sans appartenir à beaucoup et tout en se méfiant des formes associatives, Robert n'a pas négligé les bienfaits des écoles succursales où il a accompli sa part de services. La lumière maçonnique lui avait été donnée, le 6 juin 1943, dans Paris occupée, au sein de la loge clandestine Alexandrie d'Égypte placée sous le vénéralat de Robert Ambelain, dans l'ombre duquel se tenait Georges Lagrèze. Sa préface à mon histoire de *La franc-maçonnerie*

égyptienne de Memphis-Misraïm rappelle ces circonstances héroïques.
Puis le Grand Architecte de l'Univers le guida vers le régime écossais rectifié, dont la doctrine lui était déjà si familière. Maître écossais de Saint-André, le 23 mars 1966, au sein de la Grande Loge nationale française - Opéra, il fut armé chevalier bienfaisant de la Cité sainte, le 7 mai 1966, avec pour nom d'ordre *Robertus ab AEgypto*, et pour devise *In domum Domini ibimus*, « *nous irons à la maison du Seigneur* ». Sa maison, Robert l'a trouva ici-bas au Grand Prieuré d'Helvétie et dans l'obédience de la Grande Loge suisse Alpina où l'accueillit en 1978 la loge *In Labore Virtus*, à l'orient de Zurich. Le 18 mai 1969, un ultime collège, à Genève, l'avait admis au cœur du saint ordre, avant de lui confier le mandat de publier dans *Le symbolisme* une mise au point sans pareille, qui fit grand bruit « À propos de la grande profession », sous la signature pseudonyme de Maharba, anagramme d'Abraham. Puis, mission accomplie, Maharba entra dans le silence. Lors des obsèques, trois roses entrelacées, symbole de force, de sagesse et de beauté, ont marqué à jamais l'amitié des frères suisses pour Robert et Catherine.
À la franc-maçonnerie, comment ne pas associer ici le martinisme ? Après avoir découvert Saint-Martin, Robert avait reçu *d'Aurifer*, son premier maître, l'initiation martiniste, le 6 juin 1942, au grade d'associé, puis aux grades d'initié et de supérieur inconnu, avec les fonctions d'initiateur, le 1er septembre de la même année, dans la clandestinité initiatique. Par analogie avec son patronyme et avec la pente de son caractère, il avait alors choisi pour nomen *Ignifer*, le porteur de feu. Jamais symbole n'aura été plus pertinent, plus efficace ! De même, Robert trouva sur le champ le *nomen* de Catherine, *Pacifera*, en 1965. Comment oublierai-je que Robert me fit à mon tour bénéficier de ce dépôt insigne, en 1994 ?
Dans l'Ordre martiniste, Robert Amadou seconda son vieil ami Philippe Encausse qui l'avait réveillé en 1952, et dont le fils de Papus l'avait voulu grand orateur. Il allait aussi inlassablement porter la bonne parole dans les cercles formels ou informels où l'on cultivait notamment l'amitié fraternelle du Philosophe inconnu, voire celle de Martines de Pasqually et de Papus. Robert savait, à l'instar de Saint-Martin, y distribuer la béquée, quitte à être récupéré et à servir parfois de caution indue. Mais en l'espère sa charité était exemplaire, comme était exemplaire sa lucidité. Un souvenir l'illustrera : nous sortons d'une réunion où des hommes de désir, jeunes pour la plupart, ont beaucoup parlé de l'initiation, de sciences occultes. Robert a corrigé parfois,

conseillé un peu, écouté beaucoup. Qu'en penses-tu ? lui dis-je d'un air désabusé, une fois seuls, dans la rue. Robert lève les yeux au ciel, secoue la tête et me répond, terrible : *« Bergson disait : on ne peut pas penser le néant ! »*
En des temps plus graves, avec des martinistes clandestins rassemblés par Robert Ambelain dont il était le bras droit, Robert Amadou reconstituait dans le Paris de l'Occupation les opérations théurgiques de Martines de Pasqually et de ses émules. Le 24 septembre 1942, la Chose répondit pour quelques-uns, dont il était – quel signe ! – à l'appel de l'homme de désir. S'en suivit la résurgence de 1943, après que Robert Ambelain eut été ordonné réau-croix par Georges Lagrèze, le 3 septembre de cette année. À son tour Ambelain lui conféra les premiers grades coëns le même mois et, à l'équinoxe d'automne 1944, il l'ordonna réau-croix. Si Robert prit ses distances avec la théurgie coën, il n'a jamais cessé de l'étudier et d'attester qu'elle surpasse la magie naturelle et la magie céleste et peut ouvrir une voie spirituelle à quelques-uns, à condition – mais condition ô combien indispensable ! – de ne pas la détacher de la foi et des exercices religieux prescrits. Mais à l'instar du Philosophe inconnu, coën de cœur, et même d'action, Robert resta jusqu'au bout, pour le bénéfice de quelques-uns. Ses « carnets d'un élu coën » (2001-2002) en témoignent.
De même, Robert avait été admis par Robert Ambelain, en 1944, dans l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix.
Pour mémoire et presque en marge, la fondation, le 11 septembre 1945, avec Paul Laugénie et Edouard Gesta, des Amis de Saint-Martin, tombés en sommeil, puis réveillés en 1972, sous la présidence de Léon Cellier et la présidence d'honneur de Robert Amadou. Las, les Amis passèrent ensuite du côté des instituteurs dont Robert n'avait de cesse, à l'instar de Saint-Martin, de condamner l'approche mortifiante et mortifère.

3.

Restituer l'occulte à la culture fut le premier combat, le premier service de Robert Amadou. Avec quelques-uns de sa race, il a combattu avec succès contre les récupérations mercantiles et universitaires de l'occultisme. Puis il a restitué aux occultistes, à toutes les femmes, à tous les hommes de désir, beaucoup de leur patrimoine oublié.
Lors d'un de nos derniers entretiens, je convainquis Robert qu'un troisième combat nous était désormais imposé. Car voici que des voyous cherchent à

leur tour à s'emparer de l'occultisme. Ceux-là ne l'auront pas épargné pendant les dernières années de sa vie terrestre ; ils n'épargneront pas plus sa mémoire, je le sais, dans les années qui viennent. Mais de nouveaux combattants se sont dressés sur le champ de bataille.

Contre tant d'occultistes du dimanche, Robert Amadou vivait l'occultisme – synonyme pour lui d'ésotérisme – au quotidien, parce que son quotidien était au service de Dieu et des choses de Dieu, le sacré, nos « objets » aimait-il à dire, en écho de Saint-Martin. Ainsi, Robert ne quittait jamais la soutane qui signifiait son engagement religieux et initiatique, quitte à scandaliser les bourgeois pour qui n'existe, en matière vestimentaire comme ailleurs, qu'un modèle, unique et profane.

Robert Amadou refusait de tricher, il détestait l'hypocrisie, ne cédait à aucun terrorisme, ne supportait pas l'injustice et ne fit jamais la moindre concession qui puisse, de quelque façon, aliéner sa liberté. En quête de la perfection, qui est, disait-il, la seule fin de l'homme qui doit devenir Dieu, il ne supportait guère davantage la médiocrité. Sa plume, à titre privée, mais aussi parfois publiquement, lorsqu'il s'agissait de réparer quelque outrage, prenait parfois la forme de l'épée. Il brandissait alors la parole de l'abbé de Rancé, dont il avait fait sa devise : « *ceux qui vivent dans la confusion ne peuvent s'empêcher de faire des injustices* », et ses mots tranchaient vif. Cela lui valut des amitiés pour l'éternité, quelques inimitiés passagères et bien des désagréments.

Pour Robert et Catherine, la Grèce fut pendant quelques années un paradis. Alors qu'elle menaçait de se transformer en enfer, ce fut le retour à Paris, qui fut un purgatoire. Les deux dernières années de sa vie terrestre ont été pour Robert, privé de ses livres et souffrant d'une fibrose pulmonaire d'origine inconnue, une épreuve permanente, tant morale que physique. Et pourtant, la fatigue de plus en plus pesante ne l'empêchait pas, au prix d'efforts quotidiens, de se mettre chaque jour à sa table de travail, sauf pendant l'hiver 2006, et même de se rendre encore en bibliothèque, notamment à la BNF où il se rendit encore deux jours seulement avant son arrêt cardiaque, accompagné, soutenu par Catherine, qui a été un modèle de courage et de dévouement.

En 2003, Robert avait concélébré une messe pour le bi-centenaire de la mort du Philosophe inconnu, en l'église Saint-Roch, à Paris, et cette « *sale maladie* », comme il disait lui-même, ne l'a pas empêché non plus de participer à la célébration d'une messe annuelle pour Saint-Martin, à Honfleur en 2004,

puis à Saint-Roch en 2005. Depuis 1985, une autre liturgie annuelle célébrée par Robert en mémoire de Philippe Encausse, le 22 juillet, rassemblait les proches de Philippe que Jacqueline a rejoint à son tour, en février dernier .
Le 22 mars, à dix heures trente, à Montfermeil, en l'Église Sainte Marie Mère de Dieu, la liturgie des défunts selon le rite syrien orthodoxe a été concélébrée, en araméen et en français, par le père Yakup Aydin, de l'Église syrienne, assisté du père Antoine Abi Acar, de l'Eglise maronite, et du père Jean-François Var, de l'église catholique orthodoxe de France. Ce dernier avait, le matin, célébré un petit office, à l'hôpital Cochin, en présence de Catherine et de quelques intimes, réunis autour du corps de Robert. D'autres amis, parfois venus de loin, se sont retrouvés ensuite au Père Lachaise, sous une pluie battante, pour un dernier adieu. Au bras de Catherine, Jacqueline Corcellet, l'amie de toujours, et une autre Jacqueline, venue de Grèce.
Celui qu'Albert-Marie Schmidt, en 1950, promouvait jeune maître, sans jamais se prendre ni se donner pour tel, mais revendiquant le statut d'un vieil étudiant, n'a pas cessé, pendant des décennies, de s'instruire et de nous instruire. Robert Amadou m'en voudra-t-il de reprendre à mon compte la formule immortelle par laquelle Joseph de Maistre qualifiait Saint-Martin et par laquelle je souhaite l'honorer à mon tour ? Robert était le plus instruit, le plus sage et le plus élégant des théosophes modernes.
« Quiconque a trouvé son flambeau n'a plus rien à chercher ; mais il lui reste toujours à le conserver, ce qui est incomparablement plus difficile » dit le Philosophe inconnu. Serviteur du Seigneur et de son Eglise, ami de Saint-Martin et avec lui de tous les Amis de Dieu, combattant du bon combat, Robert Amadou fut pour moi, comme pour d'autres, un flambeau de la lumière du Seigneur. Dieu voulant, Dieu aidant, nous tâcherons de conserver cette lumière. Quant à Robert, il bénéficie désormais, dans une plus grande lumière et dans l'attente de la pleine lumière, de la compagnie de *Sophia*, Sagesse divine et parèdre du Christ. À ses côtés, il poursuit, je le crois comme il le croyait lui-même, sa tâche dans le sein d'Abraham.

Adieu le théosophe, le rose-croix de l'ethnocide ! Adieu mon vieux maître, mon frère et mon ami !

Notre frère Robert Amadou, orateur de l'Ordre Martiniste, ayant récemment participé à plusieurs émissions télévisées, habillé de la soutane qu'il porte habituellement, de nombreux téléspectateurs parmi lesquels plusieurs frères et sœurs, lui ont demandé ou m'ont demandé la signification de ce vêtement. Robert Amadou fournit ci-après, à ce sujet, la réponse que connaissent bien, déjà, la plupart des frères et des sœurs, ainsi que ses autres amis et les occultistes en général.

Docteur Philippe ENCAUSSE

Outre qu'il sied à mon goût et outre la commodité que je lui trouve (ces deux raisons étant enracinées dans la raison principale qui suit), le vêtement que je porte possède, comme tout vêtement, une valeur symbolique. Traditionnelle, ma soutane signifie mon engagement religieux et initiatique.

Depuis quarante ans, la quête du Sacré, de l'Invisible, de l'Occulte a été le ressort de mon existence. Il le demeure. Je fus et je suis un apprenti théosophe en même temps qu'un homme de foi. Dieu veuille que ce soit, un peu, au profit des autres comme ce l'est au mien, en bénéfice mutuel. Je le désire et je m'y efforce en disant la vérité et en me souciant des âmes.

Un vêtement traditionnel est donc analogue à ma pensée, à mon expérience, à ma fonction, à ma vie. Et particulièrement, le vêtement usité dans ces formes traditionnelles – religieuses et initiatiques – où il a plu à la Providence de m'engager : christianisme gnostique (Mgr. Victor Blanchard me consacra jadis ; l'Ordre martiniste y ressortit) et confréries soufies (la révélation coranique y perfectionne la révélation biblique ; l'islam, religion d'Abraham et troisième des religions issues du père des croyants assumant et complétant le judéo-christianisme, avec le soufisme proprement dit favorisant la connaissance de Dieu).

Le terrorisme instaurateur de l'Occident moderne pour qui n'existe en tous domaines qu'un modèle unique, et profane, rend deux fois difficile pour ses victimes les plus gravement atteintes d'accepter, et pour les autres de comprendre, le port d'un vêtement traditionnel, tel que la soutane à laquelle je reste attaché : parce que ce vêtement est différent, parce qu'il réfère au Sacré quelqu'indigne qu'en puisse être celui qu'il honore.

Robert AMADOU

NB : cet article a été publié initialement dans le numéro 1 de 1978 pages 22 et 23.



ORDRE DES CHEVALIERS MAÇONS ÉLUS-COHEN DE L'UNIVERS

Au Nom de l'Éternel
Amen + Amen + Amen + Amen +
Paix, Joie, Salut à ceux qui nous entendent

L'Éternel vient de rappeler à lui, à quelques semaines d'intervalle, les deux premières lumières de notre Ordre vénérable :
Notre T :: P :: M :: **Ivan Mosca**, *Hermete* i. O., R+, Souverain Grand Commandeur de l'Ordre des Chevaliers Maçons Élus Cohen de l'Univers, *successeur du T :: P :: M :: Robert Ambelain, Aurifer* i. O., depuis le 29 juin 1967, est entré dans le cercle céleste le 25 novembre 2005, à l'âge de 90 ans, et il a été inhumé à Rome le 26 novembre 2005 ;
Notre T :: P :: M :: *Robert Amadou, Ignifer* i O., dernier survivant de la résurgence de 1942-1943, R+ depuis 1944, membre du Tribunal Souverain, est entré dans le cercle céleste le 14 mars 2006, à l'âge de 82 ans, et a été inhumé à Paris, le 22 mars 2006.
Après avoir observé une période de deuil, de prière et de réflexion de trois mois, les membres du Tribunal souverain, en vertu des pouvoirs qui leur ont été conférés par le défunt Souverain Grand Commandeur *Hermete* dans son décret du 6 juin 2005, se sont réunis à Lyon, le 11 mars 2006, pour élire le nouveau grand souverain de l'Ordre.
Compte tenu de ses qualités initiatiques et humaines, de son dévouement et de ses compétences, et parce qu'il est le mieux à même d'exprimer l'unité de l'Ordre et d'en conduire les travaux en ce début du XXI[e] siècle, le T :: P :: M :: J. C. A., *Phoenix* i. O., a été élu à l'unanimité Souverain Grand Commandeur de l'Ordre des Chevaliers Maçons Élus Cohen de l'Univers.
Au cours de la même assemblée, le T :: P :: M :: Robert Amadou, *Ignifer* i. O., a été élu à l'unanimité grand souverain d'honneur de l'Ordre, en reconnaissance de l'immense travail accompli, depuis des décennies, au service de la Chose. Nous ignorions alors que notre bien-aimé frère vivait ses derniers instants dans l'immensité terrestre.
Nous nous souviendrons toujours de nos TT :: PP :: MM :: *Hermete* et *Ignifer* dans nos parfums, et nous nous efforcerons d'honorer leur mémoire en suivant leur exemple.

Donné au Grand Orient des Orients de Madrid, le 29 mars 2006.

Par Robert Amadou

Crowley fut calomnié, Gurdjieff aussi. Mais il n'est pas vrai qu'en ce domaine l'on ne prête qu'aux riches – voyez «Monsieur Philippe» – et le Caucasien a été plus injustement traité sans doute que l'Anglais. Car Crowley se proclama fidèle de Satan, la Grande Bête de l'Apocalypse « 666 » soi-même ; il voulut l'être et parvint quelquefois, me semble-t-il, à hanter le diable en complicité délibérée. (Ce qui est un tour de force, car, grâce à Dieu, la démonialité n'est pas à la portée de tout le monde !) Rien de semblable avec Gurdjieff, sauf pour rire, et instruire.

Et Raspoutine ? Un ouvrage paru en 1977 le qualifiait « *grand prêtre du Malin* ». N'exprimait-il pas, sous une forme extrême, l'opinion commune ?
Raspoutine rappelle Gurdjieff, quoique la foi chrétienne séparât le premier du second. Mais c'est le même non-conformisme, inhérent à leurs pédagogies respectives et érigé du même mouvement, en méthode, qui valut à chacun son lot de diffamation.
Le préjugé contre Raspoutine prime celui qui frappe et défigure Gurdjieff. Surtout, la dernière manœuvre paraît, maintenant et heureusement, avoir fait long feu.
Ainsi de Gurdjieff assassin de Katherine Mansfield. En vérité, la romancière, atteinte à mort, trouva au prieuré d'Avron, dans l'aura de son maître, les circonstances d'une fin sereine. On commence à le savoir.

À propos de Raspoutine, la mauvaise foi est pire. Un exemple : il porte sur le texte d'un sermon irréprochable. Le prince Jevakhor admire l'habileté avec laquelle son auteur savait populariser les vérités de la foi, mais lui reproche de « *n'apporter rien de nouveau à ceux qui sont familiarisés avec la littérature patristique* ». Qu'eût-il dit si le prédicateur avait innové ? Le critique poursuit : « *Nous serions enclins à dire qu'il ne pouvait impressionner que des personnes ignorant ces œuvres.* » Or, tel était le cas de l'auditoire. « *Le sentiment d'humilité devant Dieu, condition première de toute ascèse, y est bien marqué, mais accompagné de considérations qui en réduisent singulièrement la portée.* » Qu'est-ce à dire ? Raspoutine n'était pas hypocrite – Tartuffe l'était-il ? – et il exhorte ses ouailles à l'humilité chrétienne, non pas au masochisme ni

au dolorisme. La confrérie des flagellants à laquelle il appartient ne relève pas elle-même de ces attitudes mentales.

Conclusion du commentaire aberrant : « *Car l'idéal spirituel de Raspoutine se ramenait, au fond, à un état de simili-béatitude, atteint principalement par des moyens psychiques...* » Voilà trop vite liquidé le problème des techniques d'extase, et même, simplement, de concentration. « *...Et excluant toute astreinte imposée par la conscience qu'il existe des règles d'un ordre supérieur auxquelles la conduite de l'homme doit être assujettie.* » Ce dernier membre de phrase engage le principal de l'affaire et soulève le point litigieux : du rapport entre la grâce et la loi. La grâce ou bien appelée ou bien reçue abolit-elle la notion de péché ?

Les variétés de l'anomisme – c'est-à-dire d'un anti-légalisme radical – sont multiples, mais un lien essentiel l'unit avec certain illuminisme ; le quiétisme s'y apparente, où des procédés psycho-physiologiques peuvent coexister avec un rabaissement des œuvres légales. Et la mortification n'est pas contradictoire, mais complémentaire souvent, du libertinage moral pour cause théologique.
Dans ce contexte, Raspoutine se situe et se comprend.
En toute hypothèse, c'est mensonge et malveillance que d'attribuer à Raspoutine la qualité de moine. (Il ne s'agit que de rendre ainsi sacrilèges et plus odieuses encore les mauvaises mœurs du staretz, tantôt imaginaires, tantôt exagérées et mal entendues.)
Michel de Emden apporte sur Raspoutine une documentation sans égal dans son abondance et souvent inédite en français. Le titre de la couverture et la page de titre ne coïncident pas. *Raspoutine ou la fascination*, lit-on d'abord. Puis, le livre ouvert, ce titre : *Raspoutine et le crépuscule de la monarchie en Russie* (Arthème Fayard, 1976). Michel de Emden éclaire ces deux versants du personnage et de son rôle.
Il y a du mage, aux yeux de la galerie, chez Raspoutine. Un essayiste britannique l'a choisi naguère pour illustrer le mythe du mage, en compagnie de Saint-Germain, Gilles de Rais, Apollonius de Tyane et... Jésus-Christ. Or, dans la galerie, s'émerveillaient, au début de ce siècle, Nicolas II et surtout l'impératrice. Pourtant, le tsar sut résister aux pressions que son épouse exerçait sur lui afin d'accroître l'influence de l'apôtre dont elle s'était engouée.

Michel de Emden montre que jamais Raspoutine ne devint, comme on l'a prétendu, le maître absolu de toutes les Russies et ne décèle aucune preuve, aucun indice qu'il espionnât pour le compte de l'Allemagne. Mieux encore, l'histoire atteste, selon le rapport de Michel de Emden, que, ni Raspoutine ni la camarilla de la Cour, dont l'opinion était partagée à l'endroit de Raspoutine, ni même les manœuvres allemandes dont celui-ci était innocent, n'ont mené le pays à la débâcle.

Mais le fait est que l'impératrice et, à un moindre degré, l'empereur, avec plusieurs membres très distingués de leur entourage, vénéraient le staretz et acceptaient ses conseils, parfois ses ordres. Certes Raspoutine était guérisseur et voyant, d'une force psychique extraordinaire. Michel de Emden lui-même, tout en le condamnant sur le plan religieux, admet qu'Il possédait *« une certaine expérience spirituelle personnelle »*. (Néanmoins, il faut corriger ici une erreur courante : si le cyanure à haute dose n'agit pas sur Raspoutine, le soir où il sera tué à coups de pistolet, le psychisme et l'esprit n'y sont pour rien. La chimie suffit à expliquer comment le poison avait perdu sa virulence.) Ces traits ont qualifié Raspoutine pour incarner auprès des souverains l'« Ami de Dieu » qu'ils attendaient, le guide providentiel.

Les Amis de Dieu : Michel de Emden cite ce titre d'un livre cher à Nicolas et à l'impératrice. Il ne précise pas davantage et c'est grande pitié. (Peut-être un lecteur slavisant nous renseignera-t-il ?) Du moins, il a lancé les mots clefs.

Dans la Bible et dans le Qoran, Abraham est dit *« l'Ami de Dieu »* et à Moïse, Dieu, selon l'Exode, parle comme un homme *« à son ami »*. Des mystiques adoptèrent l'expression. Elle désigne, d'après Robert Fludd, les rosicruciens, et Al-Gazâli, en islam et entre autres soufis, évoque *« les saints amis de Dieu »* qui empêchent le monde de s'effondrer.
En particulier, les « Amis de Dieu » forment, à partir du XIIe siècle allemand et notamment au XIVe siècle, une société de chrétiens parfaits. C'est une sorte de piétisme éclos au sein du laïcat catholique romain. Les « Frères de la Vie commune », orientés par le Néerlandais Gérard Groote vers un idéal semblable, à l'origine de la *devotio moderna*, reprennent le titre et Jean Tauler l'emploiera. Ruysbroeck, leur contemporain, aussi, et peut-être même le leur a-t-il suggéré. Mais déjà, dans le premier tiers du Xe siècle, les bogomiles de Bulgarie, de tradition manichéenne, se déclaraient « Amis de Dieu ». Dans

une perspective très ouverte, Sédir exprimera la pensée du courant ininterrompu des « Amis de Dieu », dont ses Amitiés spirituelles constituent un des plus récents jalons, et il les définira.

En 1921, Sédir publia son ouvrage intitulé *Quelques Amis de Dieu*. Le but de ce livre est de montrer par des exemples que « *l'enseignement du Christ s'est transmis directement, depuis les débuts de l'âge apostolique, à l'intérieur ou en dehors des organisations ecclésiastiques ou philosophiques, par le moyen de quelques disciples, les uns connus, les autres enveloppés dans un impénétrable anonymat, tous recrutés par le Maître et instruits intérieurement par son Esprit ou parfois par lui-même en personne* ». (Sédir, *Fragments précédés d'un portrait et d'une biographie de l'auteur*, Paris, Bibliothèque des Amitiés spirituelles, 1954, avant-propos, p. 7).

Sédir lui-même écrit, par exemple : « *Depuis les pures communautés du christianisme primitif s'est perpétué un petit groupe d'amis secrets du Seigneur. D'abord en Italie, puis en France, en Suisse, en Irlande, en Espagne, de nouveau en Italie et en France, ces inconnus ont joui en dehors de toute religion de la présence familière de l'Esprit de Vérité.* » (*Le Couronnement de l'Œuvre*, Paris, Bibliothèque des Amitiés spirituelles, 1965, p. 175).

Pour peu que des pouvoirs découlent, ou soient censés découler d'une perfection spirituelle qu'en retour ils garantiraient, « l'Ami de Dieu » participe, soit malgré lui soit de son accord, au mythe du grand initié, du mage.

Le premier « Ami de Dieu » que le Seigneur eût daigné leur envoyer, les souverains russes le virent en Philippe Nizier, « Monsieur Philippe », « le Maître Philippe » pour ses disciples. Il leur fut présenté à Compiègne au mois de septembre 1901 et ils l'invitèrent dans leur capitale la même année et l'année suivante (cf. Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe, de Lyon, thaumaturge et «Homme de Dieu »*. Éditions Traditionnelles, 8e tirage, Paris, 1977, pp. 67 à 104). Philippe quitta ce bas monde en 1905, mais il avait prédit la venue d'un successeur. Peut-être avait-il en tête son « petit fermier », Papus. Mais. l'empereur et l'impératrice appliquèrent la prophétie à Raspoutine, dont la personnalité leur sembla répondre au signalement d'un « Ami de Dieu ».

Notons que les apocryphes *Protocoles des Sages de Sion* ont été fabriqués, à partir du pamphlet d'un journaliste français contre Napoléon III, par des policiers russes disgraciés sous le règne de Philippe, afin de se remettre en vedette et, le cas échéant, d'impliquer Philippe dans la prétendue conspiration (cette perfidie a été élucidée par Norman Cohn, *Histoire d'un mythe. La « Conspiration » juive et les Protocoles des Sages de Sion*, Gallimard, 1967). Mais Cohn ne soupçonne pas la possibilité d'une hypothèse complémentaire, d'une surdétermination de la manigance. Et si le faux grossier avait été destiné à masquer quelque vérité. Papus voyagea en Russie (cf. Dr Philippe Encausse, *Sciences occultes ou 25 années d'occultisme occidental. Papus, sa vie, son œuvre*, Paris, Ocia, 1949, pp. 279-320; nouv. éd. rev. sous le titre *Papus*, Paris, P. Belfond, 1979) mais, selon Michel de Emden, n'y rencontra pas les souverains [1]. Des adeptes, cependant, se levèrent à sa parole, dans l'aristocratie. Il y dénonça l'influence politique de Raspoutine, tout en l'estimant un « *grand médium* ». Il rendit sur lui un jugement qu'on lit souvent à contresens, c'est-à-dire comme s'il reprenait les accusations vulgaires de luxure, de gourmandise et d'avarice, d'orgueil.

Mais les attendus de Papus manifestent une autre profondeur et confirmeraient plutôt, au cas de Raspoutine, ce que nous entrevoyions du rôle des « Amis de Dieu ». Raspoutine portant les péchés de son peuple ressemble au bouc émissaire, mais ne serait-ce pas en imitation, partie forcée, partie

[1] *Se fondant sur une remarque faite, en 1916, par Maurice Paléologue, ambassadeur de France en Russie, et sur d'autres informations émanant de martinistes russes, mon ami le Dr Philippe Encausse, fils de Papus, ne partage pas ce point de vue. D'autre part, Papus publia, en 1902, sous le pseudonyme « Niet », une série d'articles dans* l'Écho de Paris *qui parurent ensuite, augmentés, en volume* (La Russie d'aujourd'hui, *Paris, F. Juveu, s.d. [1902]. L'auteur entend montrer, au terme d'une enquête sur place,* « les agissements du parti qui, en Russie même, cherche à désorganiser la puissance du Tsar, comme il a cherché, en France, à désorganiser notre force, et nous montrerons son action d'abord dans l'État-major puis dans la Police, dans l'Administration, dans les Finances, et jusque dans la Cour et l'entourage de l'Empereur. Ce parti englobe de très hauts personnages, voire des ministres, et il est mû, extérieurement, par les agents internationaux d'un grand syndicat financier, le même à qui la France doit les troubles des récentes années, et les embarras dans lesquels elle se débat »*. (pp. 2-3). Papus annonce, en somme, avec effroi,* « la Révolution possible »*. Un chapitre (ch. XII) signale* « de petites religions mystérieuses qui sont la pure hérédité des Gnostiques et des Ophites de l'antique Byzance. On y retrouve les mêmes rites magiques, les mêmes phénomènes d'auto-hypnotisation, les mêmes recherches érotiques, la même inconscience dans l'immoralité » *(p. 219). Il ne s'agit pas de Raspoutine. Enfin, Renée-Paule Guillot,* Raspoutine et les devins des tsars *(R. Laffont, 1979) n'apporte rien de neuf ; elle ignore même Cohn et Emden. L'intention est excellente, sa méthode déplorable.*

assumée, de l'Agneau divin. « *Au point de vue cabalistique,* déclare Papus, *Raspoutine est un vase pareil à la boîte de Pandore et qui renferme tous les vices, tous les crimes, toutes les souillures du peuple russe. Que ce vase vienne à se briser et l'on verra son effroyable contenu se répandre aussitôt sur la Russie...* » Mais, alors, les coupables ne seraient-ils pas les soi-disant justiciers et quel sang serait retombé sur eux !

Alors que nos réflexions précédentes s'achevaient, un regain d'intérêt surgit, pour et contre Raspoutine, *Ra, Ra Raspoutine, amant de la tsarine...* Ce vers résume la chanson pop dont il est tiré et qui fait fureur à présent en U.R.S.S. Le disque en est édité par la société d'État Melodiya. En même temps, le journal du syndicat des écrivains russes publie un feuilleton dont le succès n'est pas moindre, par Valentin Pikul, intitulé *À la dernière frontière*. Le thème en est la liaison ignoble du starets et de l'impératrice. La chanson et le roman visent, évidemment et d'un seul coup, à salir la mémoire d'Alexandra – faut-il préciser que l'accusation est pure calomnie ? – et à fournir au public soviétique un ersatz de pornographie.
De plus, les connaisseurs ont observé que Pikul encourageait la xénophobie en soulignant que l'épouse de Nicolas II était d'origine allemande, et l'antisémitisme en faisant de Raspoutine l'instrument des « sionistes », financé par les banques juives. Or, Alexandra fut toute loyale à son pays d'adoption et la dernière attaque ne possède aucun fondement. Mais, il est vrai que Raspoutine se singularisait dans la Russie de son temps en défendant les Juifs. Ce trait, un autre romancier de langue russe, dissident celui-là, Andrei Amalrik, le porte au crédit de Raspoutine dans le roman qu'il est en train d'écrire à son sujet. Amalrik a déclaré à la revue *Time* : « *Raspoutine était un être très simple avec des idées excellentes. Il voulait l'égalité des droits pour les Juifs, une paix séparée avec l'Allemagne au cours de la première guerre mondiale et la redistribution des terres aux paysans.* »

N.B. - Afin de faciliter l'intelligence des réflexions précédentes, je résume ci-après la chronologie que permet d'établir l'ouvrage déjà cité de Philippe Encausse sur le Maître Philippe (cf. pp. 67-100).
Papus fit trois voyages en Russie : 1901, 1905 et 1906 ; Philippe en fit deux : hiver 1900-1901 et 1902. Dans l'intervalle, le 20 septembre 1901, Philippe a été présenté à l'empereur qui résidait au château de Compiègne. Philippe mourra le 2 août 1905 et c'est en 1906 que Raspoutine sera introduit auprès de l'impératrice.
D'autre part, j'attache personnellement une extrême importance au jugement favorable que le saint Jean de Cronstadt porta sur Raspoutine : si j'ai oublié de le mentionner, c'est seulement parce qu'il m'est trop familier et trop cher !

La parapsychologie et la Bible





L'EXISTENCE DES FAITS PARAPSYCHOLOGIQUES

L'interprétation de la Bible invite d'abord l'exégète philosophe à étudier le code sémiotique de l'Écriture, puis à découvrir par là que ce code est double puisqu'il contient aussi bien des passages littéraux que des passages symboliques ; découverte qui invite en dernier lieu l'exégète philosophe à explorer le langage symbolique de la Bible en vue de l'interpréter de manière méthodique et systématique (Jn 6,48-63). Cette approche symbolique et philosophique de la Bible a fait beaucoup pour dénoncer, dans les passages scripturaires qu'on croyait à tort porter sur le surnaturel, de simples descriptions symboliques de faits compréhensibles à la raison, cette raison englobât-elle les données de l'expérience spirituelle la plus fine. C'est le cas par exemple des récits évangéliques de résurrection des morts et notamment de la résurrection de Jésus de Nazareth, laquelle dans la matière du texte évangélique se réduit à deux formes strictement positives qui ne sont pas des objets de croyance mais des objets de la perception spirituelle : d'une part l'apparition du souvenir (réalité psychique) de Jésus défunt aux disciples, et d'autre part la perception de l'influence historique ou esprit de Jésus défunt (influence nécessairement dotée d'une dimension corporelle quoique non organique, le qualificatif « corporelle » étant ici entendu en un sens non anthropomorphique). Dans le même sens Kant avait déjà signifié en 1766, dans Rêves d'un visionnaire, que l'âme ou psychisme n'étant qu'une propriété de la matière organique, les esprits incorporels évoqués par Swedenborg (notamment ceux des défunts appelés fantômes) n'existaient pas et étaient irréels. Cependant par-delà le cas particulier de l'inexistence des esprits incorporels (et à ce point de vue il faut bien reconnaître qu'en qualité d'influences historiques, les esprits des défunts sont bien corporels ou matériels au sens fin de ces termes comme Thomas Hobbes et G.I. Gurdjieff tinrent avec raison à le souligner), les témoignages objectifs relatifs à la parapsychologie obligent l'interprète de l'Ecriture à prendre conscience que l'analyse de la symbolique biblique et son interprétation philosophique n'épuisent pas l'interprétation de la Bible, laquelle recèle des passages semblant se référer à des faits parapsychologiques à interpréter par conséquent non pas symboliquement mais bien

littéralement. En ce sens les diverses publications du père Robert Amadou (1924-2006) sur la parapsychologie et sur ses diverses disciplines [1] nous apportent une documentation et une réflexion certes à compléter [2] en les actualisant, mais surtout propices à la prise en compte des faits parapsychologiques dans l'interprétation de la Bible. Dans cette perspective bien précise, j'avais déjà fait droit à l'existence, dans la Bible comme dans la vie, d'un fait parapsychologique régulièrement pointé par la tradition : celui de la perception du son ou du bruit de l'Esprit [3]. Dans les quelques pages qui suivent j'aimerais examiner de même si des branches de la parapsychologie comme l'hypnotisme, la télépathie et la médiumnité ne possèdent pas des analogon spirituels intéressant directement l'interprétation positive de l'Écriture. Certes il existe une autre branche de la parapsychologie qui pourrait s'avérer utile pour l'interprétation de l'Ecriture : la médecine magnétique, qui a probablement quelque chose à nous dire pour nous permettre d'évaluer en vérité, et sans aucune infatuation de notre part, les descriptions évangéliques de certaines guérisons apparemment miraculeuses opérées par Jésus de Nazareth. Dans cette perspective on pourrait mettre à contribution le livre de Robert Amadou sur *Un Chapitre de la médecine magnétique. La poudre de sympathie* (Paris, Nizet 1953), ainsi que les exemples analogues de guérisons que l'on rencontre dans la tradition d'Anthelme Nizier Philippe, le maître spirituel de Lyon (1849-1905) [4]. C'est dans le même sens la prise en compte, sinon de l'irrationnel, du moins du surnaturel (concept ambigu qui demeure à cerner avec plus de précision et d'exactitude), que je m'apprête à satisfaire dans la réflexion présente en vue de compléter ce que mon approche symbolique et philosophique de l'Ecriture pouvait avoir jusqu'à présent de lacunaire et de partial.

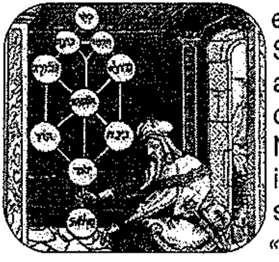
CLAIRVOYANCE SUR LE PASSÉ (TÉLÉPATHIE) ET DIVINATION DU FUTUR (MÉDIUMNITÉ)

Ce phénomène de clairvoyance quant au passé ou de divination de l'avenir, connu et recensé dans l'Écosse des XVIIe et XVIIIe siècles sous l'expression de « seconde vue » (second sight), comme en témoignent des écrits de Robert Kirk et de John Aubrey [5], apparaît dans la Bible où le prophète et nazîr Elisée devine successivement le vol passé de Guehazi (II Rois 5,25-26) ainsi que le lieu de la prochaine descente des araméens contre Israël (II Rois 6,8-12) et la future levée du siège de Samarie (II Rois 7,1-20). Nous retrouvons

ce double phénomène de clairvoyance quant au passé et de divination de l'avenir dans la biographie de Jésus de Nazareth puisqu'en Jn 4,16-19.29.39 Jésus signale à la samaritaine de Sychar (version néotestamentaire du type incarné par Sarra en Tob. 3,8) qu'il est au courant du nombre de ses difficultés conjugales passées, et qu'en Jn 6,64.70-71 ; 13,11.18.21-26 Jésus signale à ses disciples qu'il sait à l'avance le nom de celui de ses disciples qui le trahira. Or le maître Philippe de Lyon était lui aussi doté de ces deux pouvoirs de clairvoyance quant au passé et de divination quant à l'avenir. Il avait révélé à un homme que celui-ci avait étranglé une femme [6] ; et il avait par ailleurs reproché à Auguste Jacquot un acte de vanité commis la veille [7]. Et de même il avait prédit avec succès un certain nombre d'événements futurs [8].

L'ANALOGON SPIRITUEL DE L'HYPNOTISME

S'il existe un hypnotisme grossier au sujet duquel je suis directement renseigné puisque j'ai moi-même, en 1979-1980, assisté plusieurs fois l'hypnotiseur Jean-Jacques Dexter pendant ses spectacles publics d'hypnose collective, il existe parallèlement à cette forme psychique une forme plus spirituelle d'hypnose où l'agent réussit à imposer une représentation mentale et même sa volonté à un patient, le plus intéressant dans cet analogon spirituel de l'hypnotisme étant qu'il se rencontre chez des maîtres spirituels qui ne sont pas de simples hypnotiseurs au sens exclusivement psychique de ce mot. C'est ainsi que dans la Bible nous trouvons plusieurs exemples d'agents qui, en vue d'empêcher le mal et indirectement dans le but de faire le bien, ont habilement suggestionné leurs interlocuteurs (phénomène connu en anglais sous le terme de *misdirection*) pour les induire volontairement en erreur et les détourner ainsi de faire le mal. En Gen. 19,11 les deux messagers divins, étant rentrés dans la maison où Lot se tenait avec ses deux filles et ses deux gendres, frappent d'aveuglement les hommes de Sodome, homophobes violents qui se trouvaient à l'entrée de la maison de Lot, si bien que ces habitants violents de Sodome durent renoncer à trouver l'entrée. Nous retrouvons un événement analogue dans le cycle d'Elisée en II Rois 6,13-20 : le prophète prie YHVH de frapper d'aveuglement les araméens descendus à Dotân pour s'emparer de lui. Comment Elisée procéda t-il ? Réussissant à passer aux yeux des Araméens pour quelqu'un d'autre, il leur dit : « *Ce n'est pas ici le chemin, et ce n'est pas ici la ville. Suivez-moi et je vous conduirai vers l'homme que vous cherchez.* » Il les conduisit à Samarie,



et là les Araméens virent qu'ils se trouvaient à Samarie. Il est remarquable qu'un événement analogue à celui de la vie d'Elisée se retrouve dans la biographie du maître Philippe de Lyon. Non seulement celui-ci était capable de se rendre invisible comme Elisée s'était rendu méconnaissable aux yeux des araméens venus le traquer : *« M. Philippe pouvait se rendre invisible. Il était un jour avec Alfred Haehl près de la Ficelle'de Saint-Paul lorsqu'un homme aborda Haehl et lui demanda s'il y avait longtemps qu'il avait vu M. Philippe »* [9]. Mais encore Philippe de Lyon réussit à illusionner deux gendarmes comme Elisée avait persuadé faussement les araméens venus l'arrêter. À ce sujet Philippe Encausse a rapporté ce qui semble être deux versions d'un même et unique fait : *« Deux agents emmenaient un homme ; il s'approche d'eux (Chapas était là). Philippe leur demande de laisser aller cet homme ; les agents refusent. Alors sortant un journal de sa poche, il le met dans les mains des agents en leur disant :* 'Tenez, voilà votre prisonnier'. *Et les représentants de l'autorité de relâcher le prisonnier et d'emporter le journal »* [10]. Seconde version de cet événement : *« Il se trouvait un jour avec M. Chapas sur les quais. Passent deux gendarmes emmenant un déserteur. M. Philippe leur demande courtoisement de le laisser ; ils lui répondent grossièrement. Alors il leur désigne un arbre tout proche et leur dit :* 'Mais voilà votre prisonnier. Tenez-le donc !' *Les gendarmes mettent les mains sur l'arbre et..se réveillent une heure après devant une foule goguenarde »* [11].

Le Nouveau testament n'a d'ailleurs pas ignoré cet équivalent spirituel de l'hypnotisme puisque nous en retrouvons un exemple en Jn 11,1-44. Jésus de Nazareth, ayant appris que le pauvre Lazare était « malade » (asthenon ; esthenei ; asthenei ; astheneia) d'ulcères et d'une asthénie provoquée d'une part par sa paresse (Lc 16,21 décrit Lazare mendiant) et d'autre part par le refus de sa sœur Marie de le nourrir (Lc 7,36-50 décrit Marie se prostituant pour gagner un argent que selon Lc 10,38-42 elle ne partage qu'avec sa laborieuse sœur Marthe sans rien donner à son paresseux de frère Lazare), commença dans un premier temps par comparer la maladie spirituelle de Lazare à un « sommeil ». Mais ayant entendu ses disciples interpréter ce sommeil en un sens physique (littéral) et non pas au sens spirituel (métaphorique), Jésus comprit à la lumière de ce quiproquo que ses disciples ne

s'intéressaient pas au plan spirituel (qui est incompatible avec l'égotisme) mais au plan physique (qui satisfait l'égotisme), et c'est pourquoi il chercha à adopter une attitude qui gagnât ses disciples au bien non par un argument spirituel auquel ils étaient insensibles quoiqu'il fût réel, mais par un argument physique auquel seul ils étaient sensibles quoiqu'il fût irréel. Cette complaisance envers le registre physique de la perception de ses disciples, Jésus l'assuma en évoquant désormais la maladie spirituelle de Lazare non plus en terme de *sommeil mais en terme de « mort ». Mais ce n'est pas tout. Il se* trouve que l'asthénie de Lazare était si profonde que son inertie physique avait fait croire à son entourage qu'il était décédé, ce qui était inexact. Jésus de Nazareth agit donc apparemment comme s'il ressuscitait Lazare de la mort physique, alors qu'en réalité il le ressuscita de la mort spirituelle. Cette volonté de Jésus de Nazareth de ressusciter Lazare de la mort spirituelle en faisant croire aux témoins de la scène qu'il le ressuscitait de la mort corporelle apparaît en Jn 11 comme un effet de la volonté de Jésus de complaire au registre physique de la perception où se cantonnaient ses disciples. Cette décision de donner le change s'inscrit chez Jésus dans la tradition vétéro-testamentaire de la discipline de l'arcane (Deut. 29,28 ; Tob. 12,7.11 ; Dan. 12,4.9-10 ; Mt. 11,25-27) qu'il a d'ailleurs lui-même reprise à son compte (Mt. 13,10-17), pratique de l'occultation de la vérité qui n'est pas une tromperie coupable au sens où elle ne consiste qu'à respecter la volonté des gens à l'entendement faible de se duper eux-mêmes et de se laisser abuser par les apparences. Quant à celui qui serait tenté d'objecter qu'une telle occultation de la vérité est coupable d'obscurantisme, il convient de rappeler deux choses : d'abord que du point de vue de la tradition, le fait que l'éthico-pratique passe l'aléthique en importance autorise à taire la vérité en vue de pratiquer le bien ; et ensuite que d'après l'avis même de Job 40,6-41,26, le fait que l'être humain, si moral soit-il, n'a pas le pouvoir de moraliser les êtres humains aussi bruts que l'hippopotame et le crocodile rend inutile et même dangereux de distribuer des perles aux pourceaux (Mt. 7,6). Fait d'ailleurs relevé par Jésus de Nazareth lui-même au sujet de ses propres disciples : *« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter à présent »* (Jn 16,12).

FAIT PARAPSYCHOLOGIQUE ET INTENTIONNALITÉ DE LA CONSCIENCE

Ces quelques témoignages, qui attestent selon la tradition l'existence de

phénomènes parapsychologiques comme la clairvoyance quant au passé, la divination quant à l'avenir, ainsi qu'une forme spirituelle d'hypnotisme, semblent éclairer d'un jour concret la mention, par Jésus de Nazareth, des œuvres « étonnantes » (thaumazete) du Père (Jn 5,20). Ces phénomènes étonnants que sont la clairvoyance, la médiumnité et l'hypnose spirituelle, possèdent un point commun : elles portent toutes les trois sur la possibilité, pour l'être humain, d'une part d'accéder à la perception de phénomènes cachés à la conscience ordinaire, et d'autre part d'accéder à la maîtrise de la conscience d'autrui. Or qu'est-ce qui empêche l'être humain ordinaire d'être clairvoyant, d'être médium, et d'hypnotiser spirituellement autrui ? Comme l'a rappelé Husserl, la conscience est une activité intentionnelle de l'âme ou entendement : elle perçoit ce qu'elle cherche à percevoir. Cet aspect intentionnel et par là construit de la perception apparaît par exemple en Jn 6,16-21. La nuit étant tombée, les disciples de Jésus de Nazareth montent dans un bateau pour rejoindre Capharnaüm. À ce moment-là, ils pensent que, ne les ayant pas encore rejoints, Jésus les suit dans un autre bateau. Lorsqu'ils voient Jésus devant eux, ils en déduisent que Jésus marche sur la mer. Mais Jésus ne marchait pas sur la mer puisque lorsqu'ils s'apprêtèrent à le prendre dans leur bateau, ce dernier toucha terre à Capharnaüm, signe indubitable que Jésus se tenait alors sur le rivage. Cet exemple précis montre que la perception est construite par un présupposé (en l'occurrence la croyance des disciples que Jésus les suivait en bateau alors qu'il les avait précédés vraisemblablement par voie de terre) qui, s'il est faux (c'est au reste le cas), dévoie le raisonnement pour le faire aboutir à une conclusion fausse (l'idée que Jésus marchait sur la mer) qui interprète en terme de miracle un fait positif dont la cause réelle est ignorée.

Intentionnalité de la conscience et ignorance

Ce caractère construit de la perception avait été décrypté et décrit dans un épisode analogue de la biographie spirituelle du prophète Elie en I Rois 18,41-46. Ce qui paraît être chez Elie un miracle de téléportation n'est en réalité que le résultat d'une combinaison de facteurs ordinaires mais ignorés : étant donné qu'Elie, qui avait commencé à monter vers le mont Carmel, sut avant Achab qu'il allait pleuvoir, et bien qu'il demandât à son serviteur d'ordonner à Achab, alors au sommet du mont Carmel, d'atteler son char et de descendre du Carmel pour éviter de subir la pluie, Elie arriva en courant

à Yizreel avant Achab bien que ce dernier ait fait le chemin en char, car Elie partit avant Achab et il avait une longueur de chemin légèrement moindre à parcourir. Or c'est précisément parce que la perception humaine est construite qu'il est possible à certains êtres humains de manipuler la perception d'autrui. C'est par exemple ce que montre dans l'histoire d'Elie l'épisode de I Rois 18,16-40. Elie, qui était d'origine mésopotamienne, utilisa un élément de la civilisation mésopotamienne (l'usage du bitume dans l'architecture : cf. Gen. 11,3) pour faire en sorte, dans le sillage de l'usage mésopotamien du bitume dans les incendies volontaires (faire le lien entre Gen. 14,10 et Gen. 19,23-25), que l'autel des holocaustes qu'il venait de réparer et de bitumer clandestinement s'embrasât au moment voulu. Mais c'est l'ignorance de l'origine technique de cet embrasement de l'holocauste sacrifié par Elie qui fit croire à tort aux 450 prophètes de Baal que cet embrasement igné avait été provoqué directement par YHVH. Or si c'est l'ignorance qui fait interpréter en terme de miracle un phénomène dont on ignore la cause réelle, d'où vient cette ignorance ?

Ignorance et égotisme

C'est un épisode connexe du cycle d'Elie qui nous l'apprend. Selon I Rois 18,1-14 Elie avait appris d'Obadyahou que celui-ci avait permis à 100 prophètes de YHVH d'échapper à la persécution à mort par Achab en les cachant dans des grottes et en les pourvoyant de pain et d'eau. Or qu'Elie n'ait pas cru Obadyahou ou bien qu'il ait choisi d'oublier cette information suspecte à ses yeux, pensant probablement que ces 100 prophètes étaient des imposteurs dans la mesure où ils se targuaient du titre de « prophètes de YHVH » alors qu'ils ne connaissaient probablement pas YHVH aussi bien que lui Elie dont le nom hébreu ('Elîyahou) dénote carrément un programme égotique (« ma vertu c'est YHVH »), c'est bien objectivement à tort et subjectivement à cause de son propre égotisme qu'Elie finit par croire, par se faire croire à lui-même, et par vouloir faire croire à autrui qu'il était demeuré le seul prophète de YHVH (I Rois 18,22). De même c'est bien à cause de son égotisme qu'Elie ne s'apercevra pas que c'est au dévouement de son fidèle serviteur (peut-être Obadyahou) que dans le désert il devra le réconfort d'une galette cuite et d'une jarre d'eau (I Rois 19,3-6) sans même se soucier de s'interroger sur l'origine exacte d'une assistance aussi providentielle que vitale.

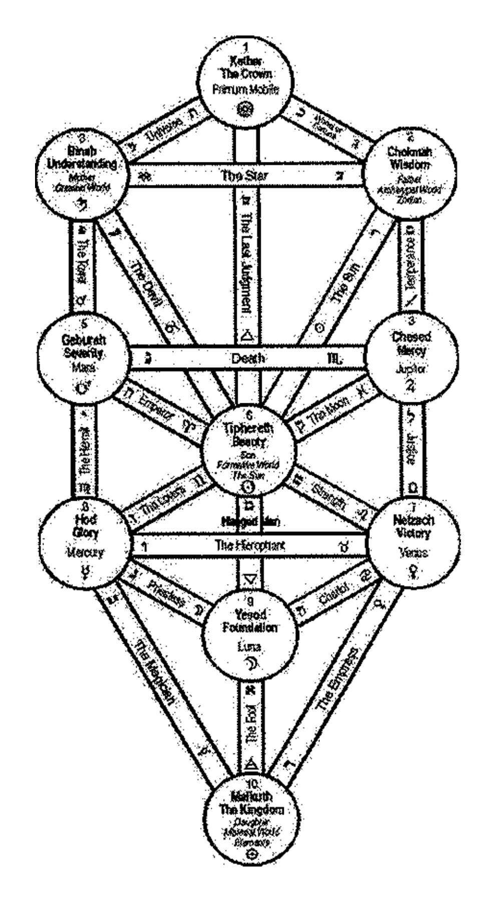
Pourquoi user de la clairvoyance, de la médiumnité, et de l'hypnose spirituelle ?

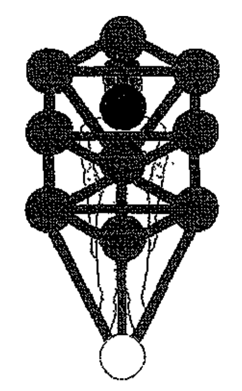
Elisée, Jésus de Nazareth, et le maître Philippe de Lyon usèrent de la clairvoyance, de la médiumnité, et de l'hypnose spirituelle. Pourquoi ? Jésus a répondu lui-même à cette question en disant : « *Si vous ne voyez signes* (semeia) *et prodiges* (terata), *vous ne croirez pas* » (Jn 4,48 ; cf. 6,30). C'est dire que si le recours à des évènements étonnants comme la clairvoyance, la médiumnité et l'hypnose spirituelle se justifie chez les maîtres spirituels par le crédit qu'ils peuvent en retirer auprès de certains de leurs disciples, cette forme de relation spirituelle ne s'adresse cependant qu'à ceux qui, étant incapables de « voir » par eux-mêmes et de raisonner activement, se trouvent encore assujettis au régime inférieur de la croyance, et plus précisément d'une croyance que les maîtres spirituels ne se reconnaissent pas le droit de violenter, en raison même de leur devoir de respecter le registre de l'entendement d'autrui, c'est à dire en somme le degré d'évolution propre à autrui.

---

1. *Sur l'hypnose, lire : Robert AMADOU,* La Parapsychologie. Essai historique et critique, *Paris, Denoël 1954, rééd. 1969, p. 89-91 ; et sur la mantique et la télépathie, lire : Robert AMADOU,* L'Occultisme. Esquisse d'un monde vivant, *Paris, Julliard 1950, p. 99-128 ;* Les Grands médiums, *Paris, Denoël 1957 ;* La Télépathie, *Paris, Grasset 1958.*
2. *Notamment par l'ensemble de la culture martiniste et par la tradition relative au maître Philippe de Lyon.*
3. *Patrick NEGRIER, « L'ouïe spirituelle » dans* La Tradition initiatique, *Bagnolet, Ivoire-clair 2001, p. 199-204.*
4. *Sur la vocation de guérisseur assumée par Philippe de Lyon, lire : Claude LAURENT,* Mes Souvenirs. Guérisons et enseignements de maître Philippe, *Grenoble, Mercure dauphinois 2003 ; Auguste JACQUOT et Auguste PHILIPPE,* Les Réponses de maître Philippe suivies des Enseignements recueillis par son Frère Auguste, *idem 2004 ; Jean-Baptiste RAVIER,* Confirmation de l'Évangile par les actes et les paroles de maître Philippe de Lyon, *idem 2005 ; Renée-Paule GUILLOT,* Philippe de Lyon médecin, thaumaturge et conseiller du tsar, *Paris, Les Deux océans 1994. Sur Philippe de Lyon comme maître spirituel, lire : Serge CAILLET,* Monsieur Philippe, l'ami de Dieu, *Paris, Dervy 2000 ; Philippe COLLIN,* Monsieur Philippe de Lyon. Album souvenir 1905 – 2005, *Grenoble, Mercure dauphinois 2005. Sur Jean Chapas, le guérisseur disciple de Philippe de Lyon, lire : Philippe COLLIN,* Vie et enseignement de Jean Chapas, le disciple de maître Philippe de Lyon, *Grenoble, Mercure dauphinois 2006. Enfin sur la médecine magnétique, cf. aussi Oswald WIRTH,* L'Imposition des mains et la médecine philosophale, *Paris, Maisnie-Trédaniel 1975, rééd. 1992.*
5. *Cf. aussi : Martin MARTIN (vers 1655-1660 - 1719),* A Description of the Western Isles of Scotland, *rédigé en 1695, et publié en 1703 ; Lambert-Elisabeth D'AUBERT, comte DE RESIE, « De la seconde vue, des pressentiments, des prédictions » dans* Histoire et traité des sciences occultes, *tome II, Paris, Vivès 1857, p. 279-296 ; Michael HUNTER,* The Occult laboratory.

Magic, science and second sight in late 17th century Scotland, *Woodbridge, The Boydell press 2001.*
6. Philippe ENCAUSSE, Le Maître Philippe de Lyon, *Paris, La Diffusion scientifique 1954, rééd. Éditions traditionnelles 1990 et 2003, p. 46.*
7. Philippe ENCAUSSE, op. cit., p. 198. Sur la clairvoyance de Philippe de Lyon quant au passé, lire encore : Alfred HAEHL, Vie et paroles du maître Philippe, *Lyon, Derain 1959, rééd. Paris, Dervy 1980 et 2005, p. 9, 11, 47-48, 77-78, 83-84.*
8. Philippe ENCAUSSE, op. cit., p. 14, 30, 79, 82, 91, 178, 193, 197, 203, 205-206, 305 ; Alfred HAEHL, op. cit., p. 22, 28, 85-86.
9. Philippe ENCAUSSE, op. cit., p. 201.
10. Philippe ENCAUSSE, op. cit., p. 190-191.
11. Philippe ENCAUSSE, op. cit., p. 192-193.





Par Christine Tournier

Cela peut sembler une gageure d'étudier une seule Sephira (mot qui signifie Nombre) sur un Arbre qui en compte 10 évidentes, mais nous verrons que cela est possible car l'interdépendance entre les Sephiroth est telle que même si l'on en privilégie une, les autres sont évoquées par la force des choses.

Nous ne parlerons pas de la Kabbale que chacun d'entre nous connaît quelque peu, mais je voudrais seulement rappeler qu'elle est née vers le 2e siècle de notre ère, avec le Sefer Yesira, parallèlement aux courants gnostiques et théosophiques. C'est vers le 12e siècle qu'elle est apparue, via l'Espagne, dans le midi de la France, et que la Gnose chrétienne s'y est particulièrement intéressée pour l'adapter heureusement à sa propre quête : c'est essentiellement au 15e siècle, avec, en particulier, Pic de la Mirandole, donc à la fin du « Quattrocento », qu'elle trouva son plein épanouissement.

Aux tous premiers temps, l'Arbre n'existait pas mais seules trois Sephiroth figuraient : Kether (l'Espace), Hochma (le Zodiaque) et Yesod, trinité figurant sur un pilier vertical. Les sept autres (qui correspondent à des planètes bien précises) sont venues constituer l'Arbre à trois branches, qui prend ses racines en Malkuth (la Terre). Ainsi le 1 permet au 10 de devenir 11. Ces 10 Sephiroth correspondent évidemment aux nombres pythagoriciens. La valeur numérique de Kether étant 1, l'Un, le Tout, Malkuth vaut 400, symboliquement la multiplicité infinie des mondes manifestés et l'immensité de notre ignorance.

Ainsi, Kether est le Malkuth du Plérôme (nous y reviendrons). Malkuth représente la Grande Mère et Kether Dieu le Père. Les autres noms de Malkuth sont Kallah, la Fiancée du Microposope, et Malkah, la Reine de Malekh ou du Roi.

L'idée gnostique de la Rédemption (*ge'ulah*) est que la création du monde sensible induit la notion d'imperfection et d'emprisonnement. Le retour au Plérôme émané de l'Indicible se fait par Malkuth qui permet de revenir à la Transcendance. De la génération, nous pouvons revenir à la régénération originelle. C'est la réconciliation progressive de la Mort et de la Vie, de l'ombre et de la lumière, de la lune et du soleil. L'exil peut être dépassé, le renouvellement de toute chose effectué, la Lumière retrouvée après la perte spirituelle. L'être peut évoluer vers la source du Tout Être.

La Rédemption est la libération progressive du meilleur en l'homme dans sa recherche d'une révolution personnelle continue et infinie (*En-sof*). Le En-sof se manifeste en Malkuth avec la création de l'Univers régi par le Divin : « *La Royauté ne se confond pas avec la Couronne. Toutes les Sephiroth sont unies en puissance. Dans la Royauté, elles sont en acte.* » (Henri Sérouya, *La Kabbale*). En Malkuth peut commencer la libération. Gershom Sholem, dans *Le messianisme juif*, écrit : « *La marche de la création est... celle de la Révélation... Sans contraction, tout deviendrait divinité. Sans émanation, rien ne se créerait.* »

L'Arbre des Sephiroth est donc celui de la remontée jusqu'en Kether et au-delà. Nous retrouvons ici le symbolisme de l'Échelle de Jacob. Fin et commencement se rejoignent. L'Arbre de Vie s'épanouit depuis ses racines jusqu'au Ciel ; c'est celui de la Connaissance qu'Adam n'a pas su comprendre.

La Rédemption est la ré-union de Dieu avec sa Schekina, c'est-à-dire entre les deux principes masculin et féminin, la réunification de l'être, l'abolition de toute dualité induite par les rapports de force, ceci afin d'atteindre l'unité de l'Amour, divin universel et indicible, inconcevable à nos esprit, inouï.

Schekina signifie « demeure », c'est-à-dire la présence du Divin immané dans le Monde, réceptacle féminin de toutes les autres Sephiroth. Malkuth équivaudrait à Sophia, le dernier éon de la Gnose, la Mère des vivants, mais elle n'inclut pas forcément la notion de Démiurge avec la double création du sensible et de l'intelligible.

Dans la Kabbale, seul est évoqué le Divin transcendant et non une Puissance créatrice mauvaise. Beaucoup de polémiques ont nourri la controverse entre

gnostiques et gnosticistes à ce sujet, mais ce n'est pas notre propos ici. Pierre Hadot résume bien le gnosticisme : « *L'âme, dans ce voyage céleste, remonte vers l'origine d'où elle était descendue en ce bas monde. L'ascension suppose une descente : l'âme, consubstantielle du monde divin, est tombée ici-bas.* »

Malkuth est donc nécessaire à l'harmonie du monde divin qui se reflète dans le monde manifesté. À son tour, elle transmet ce qu'elle reçoit, selon la loi bien connue du Kybalion, et ce dans tous les plans du Vivant. Incarnation et Rédemption son indissociables.

Outre le lien direct de Malkuth avec Yesod, qui représente la Force, le Fondement, Malkuth se situe sur la voie médiane conduisant à Kether, par Tiphereth (la Justice et la Beauté) et Daat, la Sephira invisible, virtuelle, celle de la Connaissance. Le 32e Sentier, celui de Saturne, unit Yesod à Malkuth : c'est un sentier fort obscur et difficile car c'est le dernier tout ensemble que le premier. Yesod/Malkuth constituent un couple : « *Si Yesod condense les formes générées sur le Pilier de la Rigueur, Malkuth les concrétise avec sa substance.* » (Jean Haab, *L'alphabet des dieux*)

Malkuth est ainsi la Sphère de la Forme dont la cohérence des parties (terre solide, eau liquide, air gazeux, feu électrique) dépend de Yesod. Malkuth produit la substance manifestée sur laquelle Yesod va « travailler ». Elles sont inséparables, Yesod activant le potentiel inerte de Malkuth, « animant » le potentiel exprimé. Le chemin qui conduit de Malkuth à Yesod, puis de Yesod à Tiphereth, est nommé Chemin de la Flèche, expression qui parle d'elle-même.

En effet, Malkuth est la stabilité, l'équilibre du commencement des phénomènes, au pied du pilier central de l'Arbre. Nadir de l'Évolution, toute vie passe par elle avant de remonter à sa source ; elle est l'âme de la Terre, matière subtile et psychique, réceptacle des émanations de toutes les autres Sephiroth. Sphère des éléments, elle est le Seuil, porte de la Vie et de la Mort. Commencement et Fin sont unis : Tout a été, est et sera Un.

La « transgression » qui nous est offerte est celle du littéral pour nous permettre d'effectuer une révolution spirituelle, une métamorphose intérieure,

la délivrance de la lourdeur de l'incarnation, la réparation (Tikkun) de la « chute ». C'est en ce point qu'il s'est produit une brisure, une rupture et une dispersion de la Lumière. C'est le triomphe des Ténèbres, la cécité mentale, l'ignorance. Mais l'homme a le libre arbitre pour parfaire l'imparfait, développer son discernement, d'où la transmigration des âmes et les nécessaires renaissances en Malkuth. Ceci permet d'évoluer toujours davantage vers Kether et de dépasser l'univers des formes. La Rédemption est donc le retour à l'Univers divin originel, l'Arbre représentant tout ensemble le microcosme et le macrocosme.

En Malkuth réside bien la Conscience mentale. Comme l'écrit Dion Fortune dans *La Cabale mystique* : « *... après projection astrale, le cérémonial de retour a lieu par Malkuth, et [...] la conscience normale se rétablit dans ladite sphère.* » Là se fait le passage de l'invisible au visible, du non créé au créé, du non manifesté au manifesté, du Silence au Verbe concrétisé. Kether, qui couronne la tête de l'Homme éveillé, manifeste, elle, la puissance du Divin à gouverner l'univers matériel.

Sur l'arbre des Sephiroth, Malkuth est le Royaume, la Souveraineté, c'est-à-dire le fondement de tout ce qui est matérialisation, les racines qui vont poussant dans la terre, le commencement de la Manifestation divine, le support physique des forces émotionnelles, l'expression de l'action, l'expression de la Forme, de la Gelstadt, née du Souffle divin. C'est le commencement de l'Œuvre au Noir et de la Magie. La démarche spirituelle qui ne s'appuierait pas sur le plan physique n'aurait aucun sens, n'aboutirait à rien sinon parfois à la folie. En Malkuth s'opèrent la création, puis la formation, et enfin la fabrication. Tout commence et tout s'y achève.

En Malkuth s'élaborent les principes des civilisations, et, sans Malkuth, il n'existe rien que l'Esprit planant sur les eaux ; il n'existe aucune possibilité de tendre, voire d'accéder à Kether, la Sephira placée au sommet de l'Arbre. Elle est la première et la dernière, tel le Gardien ou le Couvreur et le Trois Fois Puissant ou le Respectable Maître, dans un Temple.

C'est en Malkuth que ressurgit la Lumière, la Sagesse, la Science de la Compréhension de l'essence de l'Univers, la Parole créatrice, l'Idée, l'Incarnation. Début de l'ascension de notre évolution, elle est incontourna-

ble. Point focal, elle est la fin et le commencement du Serpent de la Sagesse. Si Kether est le crépuscule de l'Éveil dans notre tentative de réintégration, Malkuth est l'aurore de l'Initiation, le passage du dense au subtil, la force incluse, enclose dans la forme.

Ainsi, l'Arbre est inspir et expir, celé et manifesté, immobilité et mise en énergie.

En Malkuth s'effectue le premier dédoublement de l'Unité des Forces expansives. L'ouverture de la Loi va permettre le travail initiatique progressif et l'interprétation des secrets. On pourrait dire qu'il s'agit d'un filtre cosmique.

Si Kether n'a pas de commencement et représente l'étincelle divine, sans forme, Malkuth est Kallah, l'épouse, la mère vierge, la Schekina. C'est elle qui concentre toutes les influences, qui symbolise notre univers matériel (*Assiah*), les formes réalisées, qui synthétise toutes les émanations, et dont la nature est féminine. Si Kether est associée, dans le panthéon grec, à Eros, Malkuth l'est à Héraclès, celui qui doit peiner pour vaincre les dangers, et surtout dissoudre ses pulsions autodestructrices qui freinent la remontée vers la réintégration du Divin. La Jérusalem terrestre rejoint la Jérusalem céleste et réciproquement.

Malkuth est l'âme de la Terre : « *l'aspect de la matière psychique et subtile, le noumène intérieur du plan physique, qui donne lieu à tous ses phénomènes* » (Dion Fortune, op. cit.). L'Homme céleste plante fermement ses pieds sur la Terre Mère.

Ce point de départ vers la Sagesse, à la base de la colonne de l'Équilibre, à la rencontre du fondement et de la Mort, matière réifiée, égotisme, représente la stabilité alors que toutes les autres Sephiroth sont mobiles. C'est pourquoi elle s'associe directement à Yesod, véhicule de la Vie. C'est un seuil – nous l'avons vu – mais un seuil ouvert, à franchir obligatoirement ; c'est une Sephira qui accueille le Vivant à l'aube d'une nouvelle dimension. Sa compréhension rend alors son passage aisé.

C'est en Malkuth que s'exprime en potentiel l'affirmation du Bouddha quant aux Quatre Nobles Vérités :

a) La Vérité sur la souffrance ;
b) La Vérité sur l'origine de la souffrance ;
c) La Vérité sur la cessation de la souffrance ;
d) La Vérité sur la voie qui conduit à la cessation de la souffrance.

Cela témoigne également qu'elle est en relation de cause à effet directe avec Kether, malgré la présence des autres Sephiroth et des multiples chemins plus ou moins difficiles pour les rejoindre.

En Malkuth sont les quatre éléments symboliques formant un équilibre parfait de la nature de la matière : la terre, l'air, l'eau et le feu, qui constituent une Sephira divisée en quatre parties, symbolisée par l'autel du double cube (le monde visible est le reflet du monde invisible) et la croix aux bras égaux (4 éléments en équilibre absolu et 4 quartiers en 4 couleurs). D'ailleurs, elle seule possède quatre couleurs ; ces quatre couleurs sont le citron vers Yesod, l'olive vers Netzah, le roux vers Hod, le noir vers Tiphereth, ce qui explique précisément sa représentation symbolique par le double cube, Autel des Mystères, ou par la croix aux quatre bras égaux.

Avant de poursuivre, rappelons que l'Arbre des Sephiroth comporte un certain nombre de divisions réelles et symboliques dont la compréhension est nécessaire pour réaliser le rôle essentiel de Malkuth.

Hormis Daat, les neuf autres Sephiroth s'associent toujours dans le ternaire : Émanation, Création, Formation. Malkuth figure seule et symbolise l'Action. Ainsi, Tiphereth est l'esprit supérieur ; Yesod le double éthérique, et Malkuth le corps physique.
Les six Sephiroth supérieures (Kether, Bina, Hochma, Gebura, Yesod et Tiphereth) représentent le passage de l'infini au fini.
Les trois Sephiroth inférieures (Hod, Netzah, Yesod) représentent la zone du fini, du Monde Manifesté.
De plus, Daat est le Non Manifesté au cœur du Manifesté.

Et, à la base de l'Arbre, règne Malkuth qui n'appartient à aucun triangle. Placée au nadir, c'est le point de passage obligé vers le retour au Divin. Il s'agit donc bien d'une « chute », d'une « descente » de Kether en Malkuth, l'œuvre de l'homme étant de réintégrer, en remontant à l'intérieur de lui-

même, l'origine de l'Émanation, en abolissant la dualité de l'Incarnation pour tendre vers le Un.

Les lettres hébraïques qui nomment et scandent les étapes de notre évolution, sur l'Arbre des Sephiroth, sont de l'énergie pure, signifiantes autant que signifiées, réelles autant que symboliques.

Quatre plans peuvent être vécus sur l'Arbre :
• Celui d'Aziluth (Kether, Hochma et Bina), le Royaume le plus élevé dans la Kabbale puisqu'il se situe au niveau du Divin, l'Essence ;
• Celui de Briah (Chesed, Gebura, Tiphereth), le Royaume du Mental Supérieur des archanges où se trouvent les idées archétypales, le monde spirituel ;
• Celui de Yetzirah (Netzah, Hod, Yesod), le Plan astral des anges, le monde psychique ;
• Celui de Asiah, le Plan matériel, celui de la naissance des chakras (dont le premier est celui des Éléments), le commencement de la spiritualisation, l'action matérialisée, où seule règne Malkuth. C'est le premier point de l'ascension de l'évolution : la Raison est la base du sacré qui va s'associer à l'Intuition.

Dans le Zohar, les sept Sephiroth situées entre Kether et Yesod / Malkuth sont appelées « les sept yeux d'en haut ». Si le commencement rejoint la fin, ce n'est pas comme un ouroboros, mais chaque cycle entraîne vers plus de Connaissance ou fait régresser vers la mort de l'Être. Tout est mouvance et devenir.

Royaume de Lucifer, le Porteur de Lumière (assimilé souvent à un démon, voire à Satan, il est en fait le Fils du « Roi du Monde ») dont la fonction est de permettre la renaissance constante, Malkuth est nommée encore Atarah, la Couronne, le diadème, comme Kether. Ainsi, ce qui est en haut est bien comme ce qui est en bas.

Nous en avons une application immédiate dans le schéma corporel : l'Arbre des Sephiroth représente l'Adam Kadmon, corps de l'Homme spirituel en devenir, solidement ancré sur ses deux pieds. En Malkuth est « l'assise » (!), mais également le point vulnérable (pensons au talon d'Achille). Si l'on fait

un croche-pied, tout le corps s'écroule et il faut recommencer à se stabiliser après s'être relevé. Mais précisons bien que le destin de l'homme n'est pas d'être Sisyphe. Malkuth, c'est aussi la représentation des genoux, le lieu où cela plie, où cela induit une position d'humilité, voire d'adoration, qui permet à la tête, Kether, de toucher le sol dans la prosternation. Ainsi, le haut rejoint le bas. On sait d'ailleurs que l'ensemble de notre corps a sa « plaque photographique » inscrite dans la plante des pieds ! Cela est particulièrement évident en acupuncture et dans la représentation médicale du pied du Bouddha.

On peut ajouter également que l'anus est associé – paradoxe apparent – à la vertu du discernement, dans ce sens que c'est le lieu d'expulsion des déchets et donc le commencement de la purification.

Ce n'est pas un hasard si la lettre associée à Malkuth n'est pas Aleph mais Beith, la maison, l'archétype du Contenant, le Temple du Divin et de l'Anima. Au commencement est le Principe féminin, le réceptacle, la matrice essentielle au devenir de l'Adepte. On peut évoquer ici, sans approfondir, qu'elle est associée à Perséphone, la fille de Déméter, la Terre.

Dans l'Hadès égyptien, comme en Malkuth, la vie reprend des forces dans l'invisible, avant un nouveau cycle de manifestation dans la remontée vers Kether. Zénith et Nadir alternent en nous et à l'extérieur de nous, telle la Roue de la Vie bouddhiste. La condensation, le ralentissement, l'obscurcissement, trouvent, certes, leur apogée en Malkuth, mais pour préparer une nouvelle remontée, une nouvelle conscientisation. La Sephira se voit associée à la Roue de la Fortune qui alterne le Moi et le Soi, l'Ego et la Volonté, et témoigne que la réintégration est toujours possible.

Dans le panthéon égyptien, Isis, dont le nom signifie « siège », « trône », est en Malkuth. Elle est la gardienne des embûches qui interdisent la voie spirituelle, puisqu'elle protège des empêchements. Par contre, en Kether siège Atoum-Râ, « Celui qui est », équivalent du Divin qui fait surgir toute vie du chaos originel, d'Aïn-Soph. Sans lui, rien n'existe dans notre Univers. Il est le Verbe qui s'engendre lui-même et engendre le monde, passant de l'infini au fini et du néant apparent à « quelque chose ».

Je cite à nouveau Dion Fortune (op. cit.) : « *Dans la méthode d'évocation égyptienne, qui est l'assomption des formes divines, l'opérateur s'identifie avec le dieu et s'offre à être lui-même l'instrument de la manifestation. C'est son propre magnétisme qui lui permet de franchir l'abîme existant entre Yesod et Malkuth.* »

L'image magique de Malkuth est celle d'une jeune fille couronnée et voilée, à l'aube du travail de « remontée », Isis de la Nature, les forces spirituelles étant à l'origine occultées par la forme. Isis protège des prédateurs, dont les serpents ! (On peut associer cela à la Vierge écrasant le serpent et bien évidemment à la forme double de la kundalini).

Isis, Mère de la Sagesse, accompagne l'Adepte pour l'aider à éviter les dangers qui le guettent tout au long du long périple de la Vie et à utiliser la Vertu de discrimination, afin d'échapper à la lourdeur spirituelle exprimée par l'avarice et l'inertie. Cette Isis primordiale primitive peut être aussi l'Hator primordiale négative : rien n'est univoque. Bref, nous dirons qu'il s'agit des deux, donc de Lilith, femme de la Nuit.

Le nombre 10, qui est celui de Malkuth, renforce cette notion de recommencement car qu'est-ce que le 10 sinon le redémarrage à 1 ? C'est pourquoi, je ne l'associerai pas seulement à la lame 13 du Tarot, mais également à la lame 10.

En effet, la lame 10, celle de la Roue de la Fortune (évoquée plus haut), est la roue du Cosmos, de la Vie, de nos renaissances successives, jusqu'à la dissolution de notre ignorance. C'est la marque de notre capacité à évoluer sur la lame. Le singe représente l'instinct, l'involution, l'adaptation au monde ; le chien commence le début de l'évolution ; et en haut de la roue, le sphinx témoigne de la nécessité de trouver des réponses justes qui permettent l'évolution spirituelle.

Quant à la lame 13 (12+1), la Mort, celle qui marque le passage du Moi au Soi, nous y retrouvons l'idée de recommencement, de transformation, de dépouillement, de progression, de nécessité d'une incarnation matérielle pour une renaissance spirituelle, une transmutation, un changement d'état de conscientisation.

Enfin, certains – à juste titre, je pense – associent Malkuth aux quatre 10 du Tarot : celui des Bâtons (oppression), celui des Coupes (succès), celui des Épées (ruine), et celui des Deniers (opulence). Nous retrouvons la notion de potentiel total : 40 ou 400.

Nous pourrions multiplier les associations au fer, à la lettre hébraïque *Mem* où se concentre la puissance du jugement, au M occidental, au microcosme...

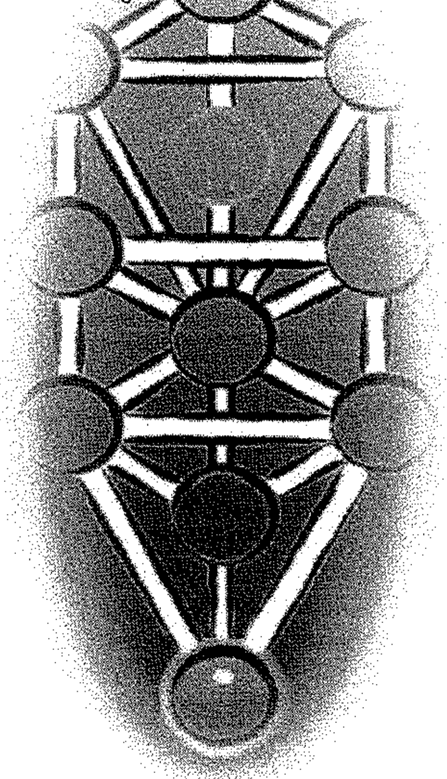
Nous avons évoqué également que la vertu associée à Malkuth est le discernement. Le chœur angélique, les Ashim, les Âmes du Feu, les Particules Ignées (pour cela, se référer à Blavatsky) chantent son nom divin : Adonaï Malekh (le Seigneur qui est roi) et Adonaï ha Aretz (le Seigneur de la Terre). La première invocation magique doit être celle d'Adonaï, manifestation du Divin dans la Création. Nous pouvons enfin achever ce travail succinct en rappelant qu'en Malkuth la vision de l'Ange Gardien, le Soi Supérieur, est au commencement de l'expérience spirituelle, la conscience naturelle des atomes, de la matière. C'est évidemment un point qui mériterait d'être développé.

De la même manière que Metatron est l'archange de Kether qui représente le Maître de l'Univers, Sandalphon, en Malkuth, est le chef des anges bons qui permettent l'émanation du Divin. Si Metatron est l'Ange Lumineux, Uriel, et Sandalphon l'Ange Sombre, tous deux nous accompagnent dans le périple de notre vie. Associé à Pluton (ce qui n'est pas rien), Sandalphon est l'Ange-Prince qui régit notre monde en Malkuth et permet la « re-con-naissance » constante. En Kether, Metatron, lui, nous insuffle la volonté de vivre en dépassant l'ordinaire, et de comprendre ; envoyé direct du Divin dans notre univers qu'il rend cohérent, il est l'ange veilleur, aux différents niveaux de l'involution et de l'évolution. Ainsi, Sandalphon utilise – comme nous l'avons écrit plus haut – les quatre éléments en vue de notre régénérescence et il nous permet de régler notre « dette karmique ».

Dans les temps difficiles, j'ose à penser que l'un et l'autre se trouvent derrière les épaules droite et gauche : l'un monte et l'autre descend, aux deux plateaux de la balance dorsale (nous pourrions développer la signification de ce phénomène, mais cela dévierait de notre sujet). Le Soi supérieur

entreprend la construction de son évolution, l'âme incarnée commence son expérience en ce monde et la conversation avec l'Ange Gardien peut s'opérer. Que ceux qui entendent, entendent... et l'expérimentent !

Malkuth est donc bien l'essence même de notre existence et sans elle, point de Vivant, point d'existence épiphénoménale, point de rien... et surtout point de Rédemption. Le Visible manifeste l'Invisible. La stabilité se dépasse ainsi que la lourdeur spirituelle. C'est le point de départ du détachement de la vie matérielle et de l'inertie. L'Ego peut commencer l'apprentissage de la dissolution grâce à la fonction de Malkuth qui est de polariser la forme et l'énergie, en vue du « salut » de tous les êtres vivants, c'est-à-dire d'échapper à la Mort, au sens christique du terme. La Félicité spirituelle est le sens de notre vie car seule la Réintégration peut nous arracher de notre exil.





Par Morgan Vasoni



Afin d'introduire correctement nos propos, et d'entreprendre « d'évoquer » le sujet, il faudrait commencer par changer littéralement le titre que j'ai choisi de donner à ces quelques notes, en résumé d'une conférence donnée dans le cadre du GERME (Groupe d'Etude et de Réflexion sur les Mythes Européens) le 1er mars 2006, de façon à faire concorder nécessairement le thème traité à un nom, taché de 18 siècles d'histoire...

Si le terme de « manichéisme » désigne aujourd'hui dans le langage courant une pensée simpliste, distinguant le bien du mal d'une façon désuète, il n'en a pas toujours été ainsi. En effet, ce manichéisme, avant d'être une grossièreté d'esprit, a été accablé de tous les anathèmes. Désignant a priori la croyance de dangereux sectateurs perses, apparus et réapparus au cours de l'histoire sous les traits d'alchimistes, de cathares et même de mystiques déviants, le manichéisme a été condamné par toutes les instances religieuses occidentales, du Mazdéisme sassanide à l'Islam des califats en passant bien évidemment par le christianisme romain. Rappelons également que cet anathème persista encore jusqu'à l'ère moderne et même dans les milieux les plus ésotériques, sous la forme d'une méfiance provocatrice justifiée par l'espoir de voir se sublimer l'esprit judéo-chrétien par son ésotérisme. Notons de fait les propos de Stanislas de Guaita dans le *Temple de Satan* : « *Tandis que l'arianisme ensanglante l'Europe, le Manichéisme – réédition chrétienne du dogme antagoniste de Perse, tel que la vision moins nette du second Zoroastre l'avait défiguré – affirmait l'égalité d'origine et de puissance des deux principes : le Bien et le Mal, le Verbe divin et le Verbe diabolique, le Christ et l'Antéchrist. Méconnaître le caractère relatif et transitoire du mal, c'était élever au Mauvais principe divinisé un temple et un autel de ténèbres...* »
Ce n'est qu'au début du XXe siècle, à partir de découvertes archéologiques peu démocratisées, venant enrichir le témoignage douteux de quelques hérésiologues chrétiens ou musulmans, que l'on a aperçu l'espoir d'une véritable réhabilitation de ce que partout dans le monde, tant occidental

qu'oriental, on a appelé la « religion de lumière ». Dans un monde moderne en crise spirituelle, en proie à tous les extrémismes et à toutes les falsifications idéologiques, il est temps de rendre la Parole à un prophète méconnu, Mani (ou Manes, Manicheus) ; je commencerai par en évoquer son histoire, telle qu'elle nous a été transmise.

MANI, SON HISTOIRE, SA VIE

Mani, tel que nous le rapporte l'historien arabe Al-bîruni, serait né au cours du Printemps dans l'an 216, à Ctésiphon (c'est-à-dire près de l'actuelle Bagdad). La dynastie des Parthes, qui gouvernait alors une grande partie de la Mésopotamie, allait être renversée par Ardashîr en 224, qui, en fondant la lignée des Sassanides (qui après avoir vaincu la grande Rome dans ses débuts, tombera au VIIe siècle sous le coup des Arabes), restaura également le Mazdéisme (c'est-à-dire le Zoroastrisme tel qu'il était pratiqué par le clergé des mages) en tant que religion d'état. Les Parthes, qui garantissaient une certaine tolérance de cultes, permirent à cette époque à de nombreuses sectes dissidentes chrétiennes de fleurir dans la région entre le Tigre et l'Euphrate. Ces sectes, que nombres d'universitaires tenteront de réunir sous le terme de « gnostiques », comptaient parmi leurs noms, les Elkasaïtes, de leur fondateur Elkasaï, que l'on appelait alors « Mughtasilah », c'est-à-dire « ceux qui se lavent », ou « vêtements blancs ». Dans la clandestinité, le flambeau de ces traditions persiste encore aujourd'hui, sous des formes différentes, chez les mandéens d'Iraq ou dans les courants dissidents de l'Islam chiite. Bâbek, le père de Mani, était membre de cette communauté autocéphale, chrétienne des premiers siècles, car nazoréenne, c'est-à-dire descendante du Nazoréen, de Ieoshoua qui sera appelé par le mouvement grec de Paul, Christ. C'est dans ce contexte de communauté austère, strictement végétarienne et baptiste, qu'est né Mani, d'une mère prétendument descendante de la dynastie des Parthes, Maryam. Très tôt, le jeune Mani sera assidu aux leçons des évangiles, à celles de Thomas notamment, ce n'est qu'à ses 12 ans qu'il reçoit la visite d'un ange, du nom d'At-Taum (le « jumeau »), lui révélant sa future mission. À 24 ans, il reçoit la révélation de cet ange, celle de l'alpha et de l'oméga de toute chose, tous les mystères de l'Univers lui sont transmis. At-Taum, qui n'est autre que son homologue lumineux, lui annonce qu'il est le Paraclet promis par Ieoshoua, l'esprit de vérité, dont l'apôtre Jean fait référence dans son évangile.

Les elkasaïtes, n'accueillant pas cette vérité avec la même ferveur, l'invitent à une repentance profonde, mais Mani décide de partir prêcher le message d'un évangile, émané du Christ, et de son Paraclet. Son père, Bâbek, décidera de le suivre, notamment en Inde, Terre d'évangélisation destinée par Jésus à l'apôtre Thomas (qui signifie également « Jumeau » en araméen, At-Taum, Thomas étant la transcription greco-latine du terme). Le parallèle est ici évident entre les raisons de cette destination et la valeur évangélique du message manichéen. On connaît peu de choses sur l'itinéraire chronologique de Mani et de ses compagnons à travers l'Orient. On sait simplement, d'après les témoignages mêmes de Mani, dans ses Kephalaia, que celui-ci reviendra en Perse sassanide, en raison d'une convocation du descendant du Roi des Rois Ardashîr, Shâpur 1er, après avoir parcouru un large horizon de la Mésopotamie : « *Dans les dernières années d'Ardashir, je suis parti prêcher. J'ai traversé le pays des Indiens. Je leur ai enseigné l'Espoir de la vie. J'ai choisi dans ces lieux des représentants élus. À la mort d'Ardashir, Shapur, son fils, devint Roi. Des terres de Perse, je suis allé dans le pays de Babylone, de Mesene et de Susiane. Je suis apparu auprès du Roi Shapur. Il m'a reçu avec de grands honneurs. Il m'a donné la permission de séjourner [...] prêcher le Verbe de Vie. J'ai également passé de nombreuses années [...] dans son cortège, de nombreuses années en Perse, et dans la Terre des Parthes, au dessus d'Abiabene, et aux portes des provinces du Royaume des romains.* » (Keph, 16). Mani aurait donc prêché à travers le Moyen Orient et l'Asie Mineure, jusqu'en Inde, mais également aux frontières de l'Empire romain d'occident. Dans chacun de ces centres d'approche, il fonde une communauté de représentants, ou églises qui poursuivront à leur tour l'évangélisation aux confins des frontières du Monde connu. Ainsi, la Religion de Lumière portera dès son début, un caractère universel, souhaité par Mani lui-même. Durant son périple, Mani eut également l'occasion de se confronter à des représentants de diverses religions, et ainsi à intégrer leur langage, de façon à s'inscrire dans l'histoire spirituelle du monde. Le message de Mani n'était pas destiné à un peuple, à une civilisation, il est la couronne de chaque histoire religieuse. Ainsi, Mani se fera apôtre de Jésus Christ en Occident, descendant de Zarathoustra en Perse, et Bouddha de lumière en Inde des royaumes bouddhistes. Étant une figure éminemment sotériologique, il fera corps avec chaque tradition présentant un sauveur de l'humanité, en s'inscrivant dans une logique de succession, comme nous le verrons. De son vivant, c'est cependant en Perse que courront le plus de bruits,

sorcier pour les uns, fils spirituel du prophète Zoroastre pour les autres, médecin influent de la cour de Shâpur, Mani suscitera mille réactions plus contradictoires les unes que les autres, mais restera sous la protection de Shâpur, qui en fera son conseiller privilégié, au détriment de son conseil de mages. Notons cependant que Mani, à la ressemblance de Jésus, n'aspire pas à faire de son message une révolution politique, tel Zoroastre, 600 ans plus tôt, qui reformera la société mésopotamienne nord indienne, donc aryenne, et sa hiérarchie de caste. Son message de fraternité et de non-violence absolue (Mani refuse même d'arracher un brin d'herbe, conscient de la souffrance inhérente à la nature) sera alors incompatible avec les ambitions de conquête de l'Empire sassanide qui infligera à l'empire romain de fameuses défaites.

À la mort de Shâpur, son fils Hormizd lui succède. Sensible au message de Mani, les mages, dont l'herbâd Kartêr, exerceront une pression considérable de façon à conserver et même à renforcer leur pouvoir politique. Détrôné par son Frère Vahram, Hormizd et l'espoir d'une tolérance sassanide à l'égard du manichéisme comme à l'égard de toutes les religions disparaîtront. Kartêr sera alors promu chef suprême du Mazdéisme, au titre de môbdeh et Vahram, convoquera alors Mani l'hérétique, afin de le blâmer et de le frapper officiellement d'anathème, le premier d'une longue série. Les *Acta Archelaï*, du nom d'un hérésiarque chrétien babylonien, rapportent au sujet de cette convocation : « *Le roi lui dit : Comment se fait-il que Dieu te révèle cela, à toi, alors que nous sommes les maîtres de tout ce pays ? Mon Seigneur (Mani) répondit : C'est Dieu qui a la puissance...Ce que tu veux me faire, fais-le. Car je dois dire la Vérité, devant toi.* » Dès lors, Mani sera emprisonné à Belabad et condamné à porter de lourdes chaînes de fer jusqu'à ce que mort s'en suive. L'épisode durera 26 jours, longs moments d'agonie, ponctués par le soutien de ses disciples, de femmes nommées catéchumènes, qui recevront les derniers enseignements du prophète, probablement d'ordre eschatologique. La tradition parlera de véritable Crucifixion, de Passion, en mémoire de celle de Jésus Christ qui, pour les manichéens, n'était qu'apparente dans son caractère historique car symbolique, en raison de leur croyance docétiéenne. Face à la mort imminente, tel un Ieoshoua selon saint Jean face à son dernier soupir, Mani lèvera les yeux au ciel et clamera : « *Oh Premier de la Justice, écoute la voix de l'opprimé...Mon sauveur. Oh Homme parfait, Vierge de la lumière, attirez vers Vous mon âme hors de cet Abîme. Tu m'as*

chargé de mission et envoyé... Écoute ma supplique, en hâte. Délivre le captif des mains de ceux qui se sont emparés de lui. Délivre l'enchaîné de ses fers. »

Les détails du devenir de la dépouille charnelle de Mani ne manquent pas dans les récits des historiographes musulmans. Empaillé et crucifié aux portes de la ville Gundeshapûr, l'exemple de la condamnation violente de l'hérétique marquera l'âge d'intolérance du règne des Vahram. Quant aux disciples du Paraclet de lumière, ils seront quant à eux persécutés, et contraints à l'exil. Cependant, dans les ténèbres mondaines de la prison de Belabad, Mani aura le temps de désigner son successeur, et ainsi le premier « Archegos » de l'Église manichéenne, un certain Sis de Kaskar.

Cette histoire du prophète, soutenue par des sources manichéennes du IVe siècle et arabes (al Bîrunî), a longtemps été mise sous silence au profit d'une version chrétienne très différente, tirée des *Acta Archelaï*, qui raconte l'épopée d'un jeune esclave dénommé Corbicus, adopté par une veuve, qui hébergea un pythagoricien du nom de Térébenthyne (qui se faisait également appelé Bouddha). Le jeune Corbicus, amateur de philosophie obscure et complexe, entreprit l'étude de 4 livres du philosophe Scythianos, qui pourrait bien n'être autre que le fameux gnostique Simon le Mage, laissés par Térébenthyne après sa mort. Corbicus décidera alors sous le nom de « Mani » de propager l'enseignement de ce Scythianos déformé par ses interprétations « erronées ». Les deux histoires concordent sur la fin de la vie de Mani, de son entrevue avec Shâpur, jusqu'à sa mort, si ce n'est qu'il tente par lâcheté, dans les *Acta Archelaï*, un subterfuge pour échapper à sa condamnation. Bien que cette dernière histoire soit une fable d'hérésiarque, destinée à discréditer le manichéisme, il apparaît que, très tôt, un lien étroit entre manichéisme, pythagorisme et simonisme (dans son sens premier) fut établi, ce qui me pousse à croire en une certaine filiation « contrainte » par les pères de l'église, entre différentes doctrines « condamnables », à caractère ésotérique, émanées de religions païennes qui donneront naissance plus tard à ce que l'on nommera la « tradition ésotérique occidentale ». Le fait que Mani soit fils d'une veuve, n'est pas sans rappeler la condition de franc-maçon, ce qui soutient cette hypothèse et fait remonter, non pas l'historicité, mais l'imaginaire maçonnique dans ses origines les plus primitives, à certains courants gnostiques, dont le manichéisme. L'histoire de Mani d'après Hégémonius, l'auteur présumé des *Acta Archelaï* fut reprise par

K.G. Jung dans *Mysterium conjunctionis*. Nous y reviendrons.

La tradition manichéenne

Le Manichéisme en tant que religion de lumière se propagea tout le long du premier millénaire du Maghreb jusqu'en extrême-orient. L'implantation de communautés manichéennes du vivant de Mani, suivant la trajectoire de son épopée, se manifestera par la création d'une véritable Église universelle, dont le centre géographique restera Ctésiphon, la ville originaire de Mani, et le centre humain « l'Archegos », véritable chef spirituel successeur direct du prophète. Cependant, de nombreuses contraintes politiques obligeront les communautés à se déplacer, et à rayonner hors de l'emprise de l'intolérance, ce qui participera à leur confinement, mais également à leur propagation, pour enfin provoquer leur déclin.

L'avènement de la mort de Mani marque le « pontificat » de Sis de Kaskar, qui sous les persécutions anti-manichéennes de Varham II (274-291), sera écourté par son martyre. Ses successeurs n'auront pas meilleurs sorts, de ces premières périodes sombres, le manichéisme exotérique en tirera un certain culte des martyrs, retenus notamment dans les psautiers retrouvés récemment en Égypte.

Le Règne de Narseh marquera lui un certain temps de tolérance manichéenne en Mésopotamie, tandis que Dioclétien promulgue à Alexandrie un édit politique contre les manichéens dans l'empire romain en 297. Il sera suivi par celui de Valentinien I[er] (372), argumenté par la ferveur fraîchement chrétienne de la Rome décadente, puis par celui de Théodose I[er] en 381.
La tendance sera alors à l'anti-manichéisme durant les joutes théologiques des pères de l'Église syriaque ou gréco-latine, citons parmi eux saint Ephrem, Eusèbe de Césarée, et enfin, plus tard, au tournant du V[e] siècle, saint Augustin. Dans ses 33 livres du *Contra Faustum*, du nom d'un élu manichéen d'Hippone, il s'attaque aux doctrines de Mani, et rédige ainsi les piliers de la foi catholique en ridiculisant, à la manière d'un Socrate chrétien, sur place publique, les croyances de son adversaire. Des faits évidemment non avérés, étant donné le passif manichéen de son futur détracteur : en effet, le jeune Augustin, avant son baptême, assistait aux prêches des catéchumènes manichéens tolérés bien que suspectés dans la région. L'ardeur post œdi-

pienne du futur docteur de l'église catholique, soutenus par des talents d'orateur et de logique inégalés, allait convaincre plus tard les autorités romaines soutenues par la foi papale d'organiser des persécutions à l'égard des manichéens du Maghreb. Condamnés à la déportation et victimes d'autodafés, les communautés manichéennes seront contraintes à la vie clandestine. La peine de mort sera promulguée par les empereurs Justin et Justinien en 527, non seulement contre les disciples de Mani, mais également contre les convertis silencieux quant à l'identité de leurs anciens coreligionnaires...

Les foyers manichéens d'Égypte, qui jouissaient d'un véritable âge d'or au milieu du IVe siècle, dont celui de la Medinat Medi, contemporaine du centre gnostique de Nag-Hammadi (qui regroupa notamment bon nombre de manuscrits manichéens), persistèrent sous les édits romains, pour enfin émigrer sous d'autres formes lors des conquêtes arabes.

Contraints à fuir la domination sassanide, les manichéens de Mésopotamie bénéficieront dans un premier temps de la tolérance du gouverneur Al-Hallaj ben Yusuf au cours à la fin du VIIe siècle, puis ils seront persécutés au titre de « zandiqs » dans tout le monde musulman. Dans ce contexte religieux nouveau, on observera une partition de la communauté manichéenne, jusqu'alors indivisible, lors de schismes consécutifs qui donneront notamment naissance aux denawars. Ces derniers transiteront vers la Haute Asie pour s'implanter à la cour de Chine dans la région du futur Turkestan. Ces émissaires manichéens, après s'être adonnés à de nombreuses confrontations théologiques avec les bouddhistes dominants, parviendront à obtenir la construction d'un « Temple de la Lumière des Grands Nuages » au cours du VIIIe siècle dans l'empire chinois. Un évêque manichéen proposera également la rédaction d'un *compendium* de la Religion de Lumière estampé par l'académie impériale des sages à l'intention de l'empereur Tang. On présentera Mani non seulement comme une réincarnation du Bouddha (le 5e, tout de blanc vêtu, mo-mo-ni ou Mâr Mani), mais également comme une incarnation de Lao Tseu. Les autorités impériales convaincues demanderont plus tard aux élus manichéens (mou-cho) de prier pour la pluie lors des périodes néfastes. Le manichéisme oriental atteindra son apogée lors des conquêtes Ouighours, une dynastie qui embrassera la religion de lumière officiellement en 763. Des nombreux monastères seront donc construits dans l'actuelle

province chinoise du Xinjiang. Le canon manichéen sera traduit en vieux turc, et la doctrine de mo-mo-ni rayonnera jusqu'à l'effondrement de l'empire en 840. Dès lors, le manichéisme chinois s'éteindra progressivement. Fondu subtilement dans certaines doctrines taoïstes, il s'alliera au cours de la domination des Yuan mongols au XIII[e] siècle avec le nestorianisme, les sectateurs de Mani seront alors accusés des pires accalmies ; contraints à la clandestinité, ils participeront sous la domination des Mingh à des mouvements insurrectionnels orchestrés par des confréries hétérodoxes dont la fameuse secte du Lotus Blanc. En Europe, on assistera à une renaissance manichéenne lors des épisodes cathares et bogomiles au cours des XII[e] et XIII[e] siècles. Gardons nous cependant d'en faire un lien historique direct avec la tradition ici présentée...

La doctrine manichéenne

Le christianisme au temps de Mani, c'est celui des premiers Pères de l'Église, c'est également le temps des débats théologiques. Le temps apostolique est révolu, les communautés chrétiennes se sont formées et soudées, autour de philosophes, penseurs ou ascètes. Quant à l'Église catholique, Une et Indivisible, elle guette déjà ses fondations, espérant rallier les troupes et conquérir le monde romain par l'organe politique, craignant dissidences et schismes de la part de sectes aux mœurs étranges et coupables, dont les gnostiques : valentiniens, basilidiens, marcosites, naasènes, simonistes ou encore marcionites, une seule et même menace qui, déjouée, permettra de consolider les bases de la « vraie foi ». Une armada de théologiens est déployée pendant quelques siècles, c'est la naissance de l'hérésiologie. Face aux infamies d'un Arius ou d'un Nestor, que faire si ce n'est organiser conciles sur conciles, et compiler dans un canon unique, les piliers du salut officiel des âmes ? Parmi ces adversaires officiels, qui ne se privaient pas pour certains d'assister aux liturgies de l'Église officielle, on parvient dans ce bouillonnement religieux à distinguer plusieurs tendances : les Judaïsants, nostalgiques de l'Église de Jérusalem, et les anciens Païens, ayant suivi Paul et ses descendants. Les premiers rejoindront les troupes de l'apôtre de Damas et de l'Église catholique, pour la plupart. Mais certains embrasseront l'austérité du désert, et se replieront sur eux mêmes, en mémoire des premiers esséniens et nazoréens : on y verra alors fleurir toute une prophétologie biblique, justifiée par les visions de leurs maîtres spirituels. Les seconds

seront le corps vital de l'Église romaine, quant à ceux qui auront de fâcheuses tendances à conserver la mémoire des cultes païens, égyptiens notamment, ils seront relégués également au rang de gnostiques, licencieux ou non. Dans les cercles restreints de ces penseurs, où philosophie grecque, pythagoricienne, néo-platonicienne et hermétiste se mêlent aux mystères isiaques et orphiques dans des pratiques quelquefois magiques, on entendra parler de Monade, d'éons, ou de Plérôme, termes qui nous paraissent aujourd'hui bien obscurs, mais qui à l'époque relevaient d'un enseignement secret de Jésus, destinés à quelques élus... Mani, élevé dans un judéo-christianisme gnostique austère, étudiera un corpus textuel bien différent de celui de l'église de Nicée, où évangiles apocryphes se mêlent à des exégèses judaïques, tel le livre d'Henoch. Pas questions d'adhérer aux pratiques blasphématoires des mages, et aux dogmes de ce faux prophète Zarathoustra, régnant en maître dans les contrées mésopotamiennes, encore moins de suivre les rites sanglants des pharisiens du sud ou de manger le pain levé des chrétiens non circoncis. Les elkasaïtes se baignent dans l'eau sacrée au cours de baptêmes quotidiens, tandis que les démons vénèrent, eux, le feu impie. Mani, en mauvais élève qu'il était, aurait-il rencontré spirituellement, au cours d'une évasion temporaire, le prophète solaire Zarathoustra, figuré sur une peinture rupestre, tel que nous le rapporte Amin Maalouf dans son magnifique livre intitulé *Les jardins de lumière* ? Lui aurait-il emprunté dans la clandestinité, son dualisme intégral ? Aurait-il, après avoir vécu certaines souffrances de la vie, après avoir entendu la nature crier à l'aide, eu l'idée de l'existence d'un Mal éternel, étranger au Dieu d'amour, coupable de tous les maux de la Terre ? Comment expliquer dans sa révélation, l'effusion ordonnée d'éléments gnostiques, zoroastriens et bouddhiques ? Seul l'ange de la révélation pourra nous apporter la réponse...

Son ange, son « double lumineux », At-Taum, justifiera un tel syncrétisme, en faisant de lui le Paraclet annoncé par le Christ, l'Esprit de Vérité, qui apportera la connaissance des choses éternelles à ceux qui auront des oreilles pour entendre. Cette Connaissance, c'est ce que les dignitaires manichéens de la cour de l'empereur de Chine ont appelé la doctrine des Deux Principes et des Trois Temps... C'est avant tout celle de la Gnose, de la libération. La cosmogonie n'étant qu'un récit imagé de la création, Mani entendra concilier les inconciliables afin de laisser le terrain à l'universalisme, et à redonner à l'homme sa place d'être vivant, devant surmonter sa propre dualité, afin de

rejoindre sa source originelle...
Pour en venir aux faits, à la Monade valentinienne, Mani répondra par deux Principes, coéternels, séparés l'un de l'autre par un abîme sans fond. Ces deux principes sont ceux du bon et du mauvais arbre de la parabole de Jésus, avec leurs bons et leurs mauvais fruits, provenant tous deux de racines différentes. Ces deux arbres sont avant tout le symbole de deux Dieu, l'Un de lumière, l'Ahura Mazda des Zoroastiens, l'autre de ténèbres et de matière morte, l'Ahriman, le Shaïtan biblique, l'adversaire, le Principe de contradiction. *« La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point saisie »*, nous rappelle le Prologue de Jean. Dans ses Kephalia, Mani parlera en ces termes : *« Bienheureux celui qui connaît les deux arbres et les sépare l'un de l'autre, et qui sait qu'ils ne sont pas nés l'un de l'autre, issus l'un de l'autre, et qu'ils ne sont pas non plus sortis d'une seule souche »* (Keph 23). Qu'en est il du temps zéro de l'Univers, le temps ou Rien ou Tout existait, le temps au delà de l'éternité des deux principes ? Mani n'y répondra pas, voyant en ces considérations métaphysiques, les limites ultimes de l'esprit humain : *« Quelle est l'essence de [ces arbres ?], personne ne peut en rendre compte, la dévoiler ou expliquer son origine... [...]... Depuis l'éternité [...], qui existe depuis toujours, personne n'est à même de comprendre comment cela existe »* (Keph 66). Le premier temps, qui pose l'existence coéternelle de deux univers distincts, gouvernés par deux « dieux » distincts, est en aval de ce temps zéro, indéterminable.

Le récit de la cosmogonie débute donc à partir du moment où les ténèbres, ayant eu l'image de la lumière, décident par convoitise de se lancer à la conquête du Royaume du Père de la Grandeur, le Dieu de Lumière. Les prémices de cette guerre cosmique marquent le début du second temps, celui du mélange entre lumière et ténèbres, entre esprit et matière. Étant donné que Mani considère que ce temps est celui de la création, celui de l'homme et du monde dans son état actuel, il apparaît que l'adjectif manichéen est en réalité totalement contradictoire à la pensée de Mani. En nos temps « historiques », tout est mélange grossier entre matière et esprit, tout est gris, et non scindé magnifiquement, comme au commencement. Les détails de ce second temps, qui est celui de l'émanation et de la création, ne manquent pas. Haut en couleur, le panthéon manichéen pourra être largement comparé aux panthéons gnostiques de ses contemporains. J'en résumerai les grandes lignes, afin de ne pas perdre le lecteur dans des considérations

mythologiques complexes. Le Père de la Grandeur, ne pouvant permettre l'invasion des Terres de la lumière, et ainsi la corruption de ses Éons parfaits baignant dans son Amour total, ne pouvant également déserter son Univers, étant lui-même le Corps de cet Univers de Plénitude, entreprend l'émanation de la Mère des Vivants, qui n'est pas sans rappeler la Barbélo gnostique. De ce couple primordial, cette syzygie fondamentale, naîtra un fils : l'Homme primordial. Celui-ci sera paré d'une armure lumineuse, forgée à partir des cinq éléments lumineux constituant l'éon du Père : la lumière, le vent, l'eau, le feu et l'air. Sous le commandement du Père, l'Homme primordial descendra dans les abysses, afin d'affronter les ténèbres.

À la suite d'une lutte acharnée, il sera fait prisonnier. En Riposte, afin d'arracher son fils de l'emprise des ténèbres, le Père de la Grandeur émanera l'Ami des lumières, qui lui-même évoquera le Grand Architecte, puis l'Esprit Vivant. Du haut de la falaise séparant l'abîme de l'Éon de la lumière, il viendra au secours de l'Homme primordial. L'appel de l'Esprit Vivant permettra à l'Homme primordial de retrouver la conscience de sa nature lumineuse, et ainsi, du jeu d'appels et de réponses entre ces deux entités, seront émanés les cinq fils de l'Esprit Vivant : l'Ornement de la Splendeur, le Grand Roi de la Magnificence, l'Adamas Lumière, le Roi de la Gloire, et le Porteur. Cependant, alors que pour sa rédemption, l'Homme Primordial reçoit un baiser de la Mère et une main droite de consécration de l'Esprit Vivant, il est contraint d'abandonner ses fils, les cinq éléments, à l'esprit des ténèbres.
Ce dernier fait est, pour Mani, la cause de l'existence des mondes intermédiaires. Des particules de lumière sont sous la domination du Mal ; ainsi, pour organiser leur libération, l'Esprit Vivant sera contraint d'organiser le monde à partir des débris de la première guerre cosmique. De la peau et des os des esprits ténébreux, les « archontes », la Mère des Vivants et trois fils de l'Esprit Vivant, construisent onze cieux et huit terres. Pour libérer les particules de lumière, les archontes, mâles et femelles, seront accrochés à une gigantesque roue cosmique, la roue du Zodiaque. Afin d'actionner cette roue, le Père de la Grandeur envoya le Messager qui convoquera lui-même douze vierges lumineuses, qui seront, elles, placées sur la roue, afin d'attiser le désir des archontes. En montrant leur face lumineuse, le Troisième Messager, ou Ambassadeur, et ses douze Vierges les contraindront à avorter et à éjaculer les éléments. Leur substance lumineuse retombera alors sur la Terre et dans les Mers, mêlée cependant à leurs péchés. Pour permettre

à la lumière enfermée dans les archontes de rejoindre l'Éon du Père, le Soleil et la Lune seront constitués en étapes transitoires, appelés « navires », en amont de cette roue cosmique, qui me fait inévitablement penser à celle du dharma dans le Bouddhisme... Ces véhicules permettront aux substances lumineuses éjectées par les archontes, après y avoir été conduit par une colonne lumineuse, la Colonne de Gloire, de se purifier de leur poison avant de rejoindre leur source.

Cependant, les deux archontes femelle et mâle Nebroël et Ashaqlun, afin de condamner définitivement à l'exil les particules de lumière, décidèrent d'enfanter un fils et une fille à l'image du Troisième envoyé et des Vierges de lumière que leurs avortons nés du péché aperçurent sur la roue cosmique. Ainsi naquirent Adam et Ève, dont le corps grossier pourrait emprisonner les éléments à jamais par leur descendance. Le Père de la Grandeur, afin de réveiller Adam et Eve de leur torpeur, envoya à leur rencontre son fils précieux, Jésus de Splendeur, Christos, « première Rose née du Père » d'après un psautier copte. Jésus apparut donc à Adam dans un jardin et lui donna le fruit de la connaissance, afin qu'il se souvienne de son origine divine et qu'il contemple le Trône du Véritable Dieu. Adam s'écria alors : « *Malheur, malheur au créateur de mon corps, à celui qui y a lié mon âme aux rebelles qui m'ont asservi* » d'après Théodore Bar Konai, prêtre nestorien qui, au VIII[e] siècle, rédigera l'essentiel de la cosmogonie manichéenne. Cet épisode est un classique de l'interprétation gnostique de la genèse biblique. Le fruit de la Connaissance, défendu à Adam, est en fait sa salvation, sa délivrance du monde d'un dieu jaloux. Le serpent de la Genèse, pour les naasènes, était l'initiateur, le Christ lui-même apparu également à Adam, par le biais d'Ève afin de lui permettre de s'évader de l'emprise de ce Yahvé tyran. Mani ne fera pas exception à cette tendance gnostique, et annoncera le récit de l'ancien testament « officiel » comme diabolique, et traitant de la domination des archontes sur les hommes.

À cette image d'un Adam mythique, sauvé par un Christ cosmogonique, Mani superposera la rédemption de l'humanité, c'est-à-dire la descendance « historique » d'Adam à une série de prophètes, émissaires du Troisième envoyé. Parmi cette lignée on distinguera Seth, Enosh, Enoch, Sem et Noé. Mani parlera également du salut opéré par Zoroastre en Perse, Bouddha en Orient et Jésus en Occident. Quant à lui, il se présentera comme le « sceau

des prophètes » (ce terme sera repris plus tard par Mahomet), le Paraclet de lumière, envoyé du Christ cosmique pour enseigner la vérité au monde et se mettre au service de la défense de l'humanité lors du futur jugement dernier. Si Jésus est perçu comme un juge eschatologique non seulement par les chrétiens du Jean de l'apocalypse mais également par les musulmans, Mani sera, pour ses adeptes, l'avocat des hommes, le défenseur, le consolateur. C'est la Pentecôte qui annonce, pour les catholiques, la venue du St Esprit, sous la forme de « langues de feu » et non comme le prétendent les manichéens, sous la forme d'un homme, c'est-à-dire par une voie d'incarnation. Je peux imaginer, sachant que Mani vouait une certaine admiration pour Paul, que pour les manichéens, ce même Esprit Saint, alors transmis en chaque apôtre, et propagé par la succession apostolique, eut pu, à un moment de l'histoire de l'Église, s'incarner totalement en un personnage sotériologique secondaire, c'est-à-dire un Imam, la main gauche d'un prophète ou d'un Homme-Dieu, en l'occurrence dans ce cas, en Mani. Cette succession sotériologique, qui se présente sous la forme d'une image de la succession cosmogonique, a été totalement occultée par le christianisme tardif, tandis qu'elle a été mise en valeur dans l'Islam imamique, c'est-à-dire le Chiisme ésotérique. Dans le christianisme ésotérique, comme dans le baptisme, on conservera cette idée dans la figure des Jean Baptiste et Jean Évangéliste. Dans la Religion de lumière, on parlera de Mani.

En amont de cette histoire imamique, le sauvetage historique de l'humanité pour les manichéens, comme pour de nombreux gnostiques, ne peut avoir eu lieu lors de la mise à mort d'un corps de chair. Jésus est venu de l'Éon du Père dans le monde sous la forme d'un corps glorieux, protégé des souillures de la matière, afin de rappeler à leur origine, les particules de lumière exilée en l'homme. Il a élu ses douze apôtres en faisant descendre sur Terre les douze vierges de lumière, également sous une forme glorieuse. Il a été cloué sur la croix à la suite de la trahison de Judas, qui a subi dans son corps subtil l'influence du prince des ténèbres. L'épisode de la Passion, est avant tout pour Mani, le symbole de la souffrance de la lumière enfermée dans la matière. Le Christ Vivant est dans la nature, cloué à une croix matérielle. L'évangile sera donc une image du processus de réintégration de la lumière divine ; quant à son historicité conservée par le catholicisme romain, elle sera démentie constamment en Orient, le long de son histoire religieuse. Les disciples de Mani au Maghreb, au temps d'Augustin, avaient pour

coutume de s'écrier à leurs détracteurs : « *Le Christ naît chaque jour, souffre chaque jour et chaque jour meurt.* » On peut également lire dans *Contre Fortunat* d'Augustin (Fortunat étant élu manichéen d'Hippone) à propos des controverses entre le Père de l'Église latine et ses anciens maîtres : « *Bientôt une conversation très animée s'engagea de tous côtés, à tel point que Fortunat s'écria que la parole de Dieu était enchaînée dans la nation des ténèbres. Un frémissement d'horreur accueillit cette parole et tous se retirèrent.* »

Pour Mani, la rédemption procède de la Connaissance, c'est-à-dire de la Gnose. C'est par la Parole du Christ, c'est-à-dire par l'Esprit Saint, et son Enseignement, que l'âme humaine peut se « rappeler » de sa condition divine, et, ainsi, se libérer des chaînes de la matière morte. Ce processus, que l'on pourrait définir comme un tantra manichéen, puisqu'il s'applique essentiellement aux différents corps constitutifs de l'homme, est également valable pour l'ensemble de la nature. La lumière est en effet enfermée en chaque atome de matière, ainsi, la rédemption de la lumière, c'est-à-dire des éléments lumineux, pourrait être définie comme un processus alchimique, dans le sens ou l'entendaient les anciens.
Lorsque toute chose aura reçu pleinement la lumière de la Gnose, c'est-à-dire l'Esprit en conscience, à la suite de nombreux cycles d'incarnations successifs (la doctrine manichéenne reprend des éléments de la métempsychose), l'Éon du Père aura retrouvé tous ses fils et filles. Le monde du mélange prendra fin, et les principes seront séparés à nouveau comme au commencement. C'est le troisième temps de la doctrine manichéenne, celui de la réintégration universelle.

L'ÉGLISE MANICHÉENNE

L'Église manichéenne est pour Mani l'organe de la rédemption, non en tant qu'institution officielle et géographique, mais en tant que « pyramide de lumière », ou égrégore spirituel. Cette pyramide de lumière est un véritable canal par lequel, en Christ, puis par Mani, s'exprime l'Esprit et son lien avec l'humanité, dans son cadre naturel. La hiérarchie religieuse est une représentation de ce canal vivant. Elle est constituée strictement sous cette forme : 1 Archegos (c'est-à-dire la porte du Canal), 12 Maîtres, 72 évêques et 360 prêtres. Cette hiérarchie symbolique constitue le corps des « élus », qui, dès la base, à partir de la prêtrise, s'exprime à travers un mode de vie, une

éthique et une série de rites. L'élu manichéen, tel qu'il fut pendant ces 1 200 ans d'histoire manichéenne, à la ressemblance tardive du « Parfait » cathare, était avant tout un homme de pauvreté, errant de ville en ville, prêchant la parole de la rédemption, astreint à des pratiques ascétiques rigoureuses. On parle de 3 sceaux, ceux de la bouche, des mains et des seins. Le sceau de la bouche concerne l'impeccabilité de la parole de l'élu, celui des mains, son respect de l'univers, tout geste violent étant une atteinte à la lumière contenue dans la matière ; et celui des seins signifie le célibat définitif. Ces 3 sceaux sont les conséquences quotidiennes des 5 commandements de Mani : vérité, non-violence, végétarisme, pureté et pauvreté.
On distingue des élus, la communauté des « croyants », ou auditeurs, qui couverts par les influences rédemptrices de la pyramide spirituelle, suivent la parole et les préceptes de Mani, en embrassant la religion de Lumière. Ce sont les « fidèles » de l'Église manichéenne. Même s'ils n'ont pas les mêmes obligations ascétiques que celles des élus, ils sont tenus au végétarisme, à la monogamie ainsi qu'aux pratiques liturgiques.

Très peu d'informations fiables nous permettent d'avoir une vision précise des pratiques liturgiques manichéennes ; on a cependant noté l'existence de prières quotidiennes, de confessions, de lectures, de chants, ainsi que de jeûnes. Les prières quotidiennes étaient demandées aux élus comme au croyants et effectuées de jour face au soleil et de nuit, face à la lune (c'est d'ailleurs à partir de ces pratiques que les autorités catholiques ont taxé les manichéens d'idolâtres, ce qui est faux lorsque l'on connaît la position cosmogonique de ces véhicules de l'esprit). Les séances de confessions, de lectures, de méditation et de chants, étaient organisées entre les élus et avec les croyants dans un cadre monastique (comme en témoignent les bâtisses retrouvées à Turfan en Chine et les témoignages de la communauté égyptienne de la Medinat Medi). En période de persécutions, seul le temple de l'âme était requis... Les lectures étaient essentiellement centrées autour du corpus manichéen, écrit de la main même de Mani. On distingue parmi les livres sacrés du manichéisme : le shahbuhragân (dédié à Shapûr), l'évangile vivant, le trésor de vie, la pragmateïa, le livre des Mystères, le livre des géants, l'image (constitué des miniatures) ainsi qu'une série de lettres. Le jeûne principal était celui précédant la fête du « Béma », qui célébrait la passion et la mort de Mani, autour de symboles représentatifs de l'élection spirituelle des envoyés de l'Esprit, comme celui du trône (c'est d'ailleurs le

sens du mot « Béma »), associé dans certaines représentations à la « coupe », recueillant l'esprit saint, qui n'est pas sans rappeler le mythe du graal. Les pratiques « ésotériques » manichéennes nécessitent quant à elles une investigation différente ainsi qu'une compréhension autre qu'universitaire. Je les définirais sous les traits de tantra et d'alchimie manichéenne.

LE TANTRA ET L'ALCHIMIE DE MANI

À l'échelle humaine, le processus de rédemption des particules de lumière emprisonnées dans le corps présenté par Mani, relève d'un Tantra, c'est-à-dire d'une discipline alliant corps et esprit dans un même travail, sous l'influence de différentes forces, présentes en l'homme, à l'état latent. La comparaison entre tantra manichéen et les disciplines tantriques hindouistes et bouddhiques ne sera pas l'objet central du propos. J'essayerais de me cantonner à présenter la spécificité interprétative de cette discipline manichéenne, et ainsi, de me consacrer à son ésotérisme pratique, allant cependant (rappelons-le) de paire avec ses pratiques liturgiques et éthiques. Ce tantra, qui, appliqué au règne minéral, végétal et animal, est une extériorisation de ce processus interne à l'homme, rappelle également la discipline alchimique des anciens, de part la description de ses opérations et son symbolisme.
Lors de la création de l'homme, les archontes Ashaqloun et Nebroël enfermèrent en son corps les éléments lumineux en exil comme il suit : la lumière dans les os, la force (l'air de nature reste épargné de la matière) dans les nerfs, le vent dans les veines, l'eau dans la chair et le feu dans la peau.
Mani, qui était médecin, distingue quatre partie du corps : du sommet du crâne à la nuque, de la nuque au cœur, et du coeur aux intestins et des intestins aux pieds. Ces parties sont soumises à l'emprise des 12 archontes zodiacaux : tête/ bélier, nuque/ taureau, bras/ gémeau, torse/ cancer, estomac/ lion, intestins/ vierge, colonne vertébrale/ balance, organes génitaux/ scorpion, reins/ sagittaire, genoux/ capricorne, jambes/ verseau, plante des pieds/ poisson. Ainsi, le corps de l'homme est une prison contrôlée par des geôliers qui sont les influences naturelles gouvernant les cycles physiologiques de celui-ci.

Afin d'éclaircir sa « médecine », Mani compare la soma du corps a un dragon à 14 têtes, qui correspondent aux sens, aux véhicules du corps (le sang, l'influx nerveux, le fluide hormonal, etc.) et à leur organes respectifs. Ce dra-

gon possède 5 différents repères dans le corps de l'homme : « Les 5 repaires dont nous avons parlé ou le dragon est caché sont ceux-ci : le premier est la langue, le second les poumons, le troisième le cœur, le quatrième est la rate, le cinquième est le sang. ». Ces 5 repères correspondent à des centres vitaux créateurs de matière psychique. Le dragon représente donc le corps « émotionnel » de l'homme et ses centres d'activité, que les occultistes au XIXe siècle appelleront « corps astral ».

Afin de délivrer la lumière contenue dans le corps, et ainsi à le réhabiliter dans sa véritable dimension (c'est-à-dire un corps conscient, un corps de gloire), il convient donc à l'élu d'effectuer plusieurs opérations : se libérer des influences zodiacales, convertir le dragon, libérer la lumière enfermée, et transmuter les différentes parties souillées du corps de chair.

Le seul agent capable de réaliser ces véritables transmutations est la Gnose transmise par un Envoyé de la Lumière. Par la prière, et l'invocation des principes sotériologiques, l'élu se met en phase avec l'Esprit Saint, et accueille sa « descente » en ses corps.

D'après le *Compendium* chinois, L'Envoyé de Lumière se présente à sa porte (c'est-à-dire le sommet du crâne), et entreprend de lui rappeler la beauté de la Lumière. Sa parole est entendue par tout son être et l'envoyé fait cesser l'emprise des « serpents venimeux » en les enchaînant. Écartés de leurs influences respectives, il libère ensuite les éléments de leurs véhicules corporels. Afin de les purifier de leurs souillures, il attise le feu « affamé » (c'est-à-dire le feu du dragon), qui les fait fondre, les éléments s'unissent, et libérés, ils permettent ainsi la transmutation des corps. Le dragon est donc terrassé après avoir été « attisé », lorsqu'il libère les substances lumineuses. L'Envoyé place une colonne de lumière où coulent les joyaux de l'Esprit saint. Dans chaque sanctuaire corporel où régnait l'influence négative des archontes (nommée « arbres de la mort »), sont placées des qualités divines (les arbres de vie), qui alliées aux éléments ainsi réhabilités deviendront le fil d'Ariane de l'élu dans sa vie quotidienne sanctifiée. L'auteur du *Compendium* parle également de 7 joyaux découverts et purifiés par l'Envoyé lors de sa descente dans le corps de l'homme. Leur « réactivation » permet la libération de la lumière, hors des repères du dragon alors terrassé et loin de la prison de la chair soumise aux archontes. Puis il s'installe sur un trône et annonce à la multitude la nouvelle « Loi ». L'Envoyé demeure donc présent dans le corps de l'homme à l'issue de la réalisation de ces opéra-

tions. Les manichéens comme d'autres chrétiens parleront de la Présence du Christ au centre de l'être, le cœur, et de la naissance du nouvel homme annonçant l'ère de la révélation à la multitude.

Il y a un double rapprochement à effectuer entre l'alchimie et le manichéisme : un rapprochement symbolique et un rapprochement pratique. En resituant le contexte idéologique du bassin méditerranéen à l'époque de Mani, il faut tout d'abord préciser que le manichéisme a été attaché par certains auteurs chrétiens à l'hermétisme primitif (c'est-à-dire le néo-platonisme d'Égypte), et donc au pythagorisme. De fait, par syncrétisme des communautés manichéennes égyptiennes, ou par erreur des hérésiarques (je pencherais plutôt pour la première hypothèse), Hermes Trismégiste figure parmi la liste des Envoyés de l'esprit précédant Jésus et Mani, autant que Pythagore et même Platon. Le vocabulaire symbolique, ainsi que la cosmogonie de Mani, sera en quelque sorte la traduction irano-araméenne du mythe alchimique et gnostique hellénique.

On trouve comme référence commune à l'hermétisme, au manichéisme et au gnosticisme, le Soleil et la Lune en tant qu'agents transmutateurs, qui au regard de l'expérience d'oratoire et de laboratoire, révèlent le mystère du *Solve* et du *Coagula*. Les 5 autres astres planétaires, ainsi que les 12 signes du zodiaque, gardent quant à eux leur caractère archontique, dans le sens où ils représentent des étapes, des seuils à franchir jusqu'à obtenir l'or alchimique, ou la libération de la lumière enfermée au cœur de la matière. L'émanation des éons, incarnés par des vertus ou « états de l'esprit », auront au même titre que les états de la matière une place chronologique dans le processus du « grand œuvre » manichéen. On retrouve par exemple dans les Kephalaia les propos suivants : *« Une fois de plus, l'illuminateur parle : « Par quelle voie les éléments seront rassemblés, de l'un à l'autre ?*
« La lumière devra être assemblée dans le feu, et le feu lui-même dans l'eau, et l'eau dans le vent, et le vent, dans l'air, l'air dans la réponse, et la réponse, dans l'invocation. Ensuite, des invocations, à l'esprit purifié, qui est l'intellect. De l'intellect à la colonne de Gloire, de la Colonne de Gloire au Premier homme, jusqu'à l'Ambassadeur, et enfin, dans les éons de la grandeur.
« Ils sont réunis ainsi, mais ils seront réunis en une seule fois seulement, et demeureront au lieu du repos à jamais. » (Keph 71). Le processus indique

bien une « évaporation » accompagnée d'un transit des éléments lumineux vers les hautes sphères de la création, c'est-à-dire un véritable processus de spiritualisation de la matière, permise en alchimie opérative par de longs procédés de rectifications (alternance d'évaporation et de distillation de la matière afin de la purifier). Au terme de cette purification, se trouve la réunion des éléments, incarnée dans l'alchimie par la quintessence. C'est à ce propos que C. G. Jung remarque dans *Mysterium conjonctionis* un lien entre la roue cosmique des manichéens sur laquelle les archontes suintent (caléfaction) la lumière et la rosée alchimique « transpirée » du ciel. C'est enfin sur une note bachelardienne (en référence à *La psychanalyse du feu* de G. Bachelard) que je soulignerai que l'emploi de caractères sexuels dans l'alchimie comme dans le manichéisme et le gnosticisme en général (notamment dans cet épisode d'éjection de la lumière) n'est en aucun cas lubrique ni anodin, mais strictement « naturel ». Rappelons que ce qui était considéré comme obscène et blasphématoire par les autorités religieuses de l'époque sert aujourd'hui de pilier conceptuel à la psychanalyse archétypique et à l'anthropologie religieuse. Quant à résumer ce registre aux mouvements de l'inconscient, c'est cependant réduire le mythe au point d'oublier que l'homme est un microcosme relié « corps et âme » à l'Univers, et ainsi séparer *phusis* de *psyche*, la physique de la psychologie tout en oubliant encore et toujours *pneuma*, *logos* et *nous*, les trois manifestations helléniques de l'Esprit.

Conclusion

En conclusion à ces propos, je parlerai du manichéisme, non pas en tant que religion dogmatique, sujette à de nombreuses études universitaires comme à l'émotivité historique de ses détracteurs, mais bien en tant que véhicule de lumière, incarné par Mani.

S'il serait difficile aujourd'hui de reconstituer une pyramide ecclésiastique sans être taxé de secte, et sans butter sur sa forme traditionnelle, c'est-à-dire oubliée depuis plus de 800 ans, il reste possible de s'intéresser au mythe manichéen, à son histoire, à ses ressources spirituelles. Il reste également possible de connaître la Gnose, et spécifiquement Mani, c'est-à-dire « naître avec » ses rayons lumineux, « prendre refuge » en lui pour reprendre une expression bouddhique, et en ses contemporains, qui furent, n'en

déplaisent à certains, de véritable maîtres spirituels. C'est alors qu'un nouvel horizon se lève, une nouvelle lumière, déblayée des décombres de l'histoire religieuse officielle. Cette lumière gnostique, si elle a été exploitée par de nombreux groupements ésotériques contemporains, demeure difficile d'accès, non pas en raison de sa complexité apparente, mais en raison de notre difficulté à nous libérer, nous, occidentaux, de certains schémas religieux judéo-chrétiens « classiques », en vue d'appréhender un autre véhicule, un autre navire de l'Esprit, qui plus est, occidental. Si l'on se réfère à Mani, qui sans écrire de nombreux traités d'hérésiologie, a considéré son Église comme l'héritière directe des premières communautés chrétiennes, il semble légitime 2 000 ans après un événement qui marqua l'ensemble de la planète, de se poser une fois de plus la question non pas de la légitimité, mais de la Parole et de sa transmission. L'Élu Fortunat ne nous rappelait-il pas, au même titre que les parfaits cathares, huit siècle plus tard, que la Parole demeurait cachée dans la gangue de ténèbres du monde ?

Ouvrir les portes et les laisser ouvertes...

Références

• Sur Internet :
http://www.mani.fr.fm
http://gnose.cultureforum.net
http://mani.blogspirit.com

• Livres :

F. FAVRE : *Mani, Christ d'Orient, Bouddha d'occident* (éd. les éditions du Septénaire)
A. MAALOUF : *Les jardins de lumière* (éd. J'ai lu)
F. DECRET : *Mani et la tradition manichéenne* (éd. Points Sagesses)
M. TARDIEU : *Que sais-je ? Le manichéisme* (éd. Presses universitaires de France)
S. HUTIN : *Que sais-je ? Les gnostiques* (éd. Presses universitaires de France)
A. VILLEY : *Psaumes des errants* (éd. Les éditions du Cerf)
I. GARDNER : *The Kephalaia of the teacher* (Nag Hammadi and Manichaean studies)
C. G. JUNG: *Mysterium conjonctionis Tome 1* (éd. Albin Michel)

Inventaire des numéros disponibles au 30 juin 2006

1953 - 1 - *2* - 4 - 6	1954 - *1* - *2* - *3* - 4	1955 - *1* - *2* - *3* - *4*
1956 - *1* - *2*	1957 - *1*	1958 - *1*
1959 - *2*	1960 - 2 - *3*	1961 - 1 - 3
1962 - *1* - *2* - 4	1963 - 1 - 2 - 3 - 4	1964 - 1 - 3 - 4
1965 - *1* - 2 - 4	1966 - *2* - 3 - *4*	1967 - *1* - *2*
1968 - *1* - *2*	1969 - 1	1970 - *1* - 2 - 4
1971 - *1* - 2 - 3	1972 - *1* - 2 - 3 - 4	1973 - *1* - 2 - 3 - 4
1974 - *1* - 2 - 4	1975 - *1* - 2 - 3	1976 - 1
1977 - 1 - *2* - *3* - *4*	*1978* - 1 - *3* - 4	*1979* - *1* - 2 - 3 - 4
1980 - *1* - 2 - 3 - 4	1981 - 1 - 2 - 3 - 4	1982 - 2 - 3 - 4
1983 - 1 - 2 - 3	1984 - 1 - 2 - 3 - 4	1985 - 1 - 2
1986 - 1 - 2 - 3	1987 - 1 - 2 - 3 - 4	1988 - 1 - 3 - 4
1989 - *1* - *2* - *3* - *4*	1990 - *1* - 2 - 3 - 4	1991 - *1* - 2 - 3 - 4
1992 - 1 - 2 - 3 - 4	1993 - 2 - 3 - 4	1994 - 1
1995 - *3*	1996 - 2 - 3 - 4	1997 - *1* - 2 - *3* - *4*
1998 - 1 - 4	1999 - *4*	2000 - 2 - 3
2001 - 2 - 4	2002 - 2 - 3 - 4	2003 - 3 - 4
2004 - 2 - 3	2005 - 2 - 3 - 4	

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5 € TTC (port compris)
À partir de 15 revues : 4 € ; à partir de 25 revues : 3 €
Pour les numéros qui ne sont plus disponibles,
il est possible de commander des photocopies
au même prix et aux mêmes conditions.
Ces numéros épuisés figurent en *italique* dans le tableau ci-dessus.

SOMMAIRES 2005

N° 1 – Éditorial – Les deux Saint-Jean (2e partie) par François Bertrand – En écoutant N.P. saint Jean de la Croix, poème de Marielle-Frédérique Turpaud – Le christianisme ésotérique, par Didier Vérick – Le martinisme en Bohême, par Horev – Abel et Caïn, par Pierre Lengyel – Catharisme et néo-catharisme, Déodat Roché, par Dominique Dubois – Les cathédrales préhistoriques, par Manuel Ruiz – La mort et l'au-delà, (2e partie), par Phaneg – Les livres, les revues, les disques et les informations.
N° 2 – *Éditorial* – *In memoriam*, M. Philippe de Lyon, thaumaturge, par Philippe Dugerey et Philippe Collin – Un regard original sur le mouvement martiniste au début du XXe siècle, par Marijo Ariëns-Volker – Les deux Saint-Jean (3e partie) par François Bertrand – Le cep et la vigne, par Christine Tournier – Article sur l'ouvrage de Patrick Négrier : Gurdjieff, maître spirituel, par Paul Beekman Taylor – Les livres, les revues, les disques et les informations.
N° 3 – Éditorial – Au revoir, Michel, par Brice Mebo – *In memoriam* : Cagliostro : Qui était Cagliostro et où Cagliostro puisa-t-il son enseignement ?, par Denis Labouré ; simples propos sur le sceau de Cagliostro, par Bruno Marty ; l'interrogatoire de Cagliostro ; une citation de Cagliostro – Concordance Bible-Égypte, par Patrick Négrier – Côté cour, côté jardin (1re partie), par Arthur Brunier-Coulin – Les deux saint Jean (4e partie et fin), par François Bertrand – Musique chrétienne contemporaine, par Vladimir Matusiak – Les livres – Les revues – Note aux abonnés – Informations – Le Germe.
N° 4 de 2005 - L'humilité, conte mystique peul - La Tour Dieu, poème de Carl Christaki - L'air, par Marc Maumon - Vertus et vices, une petite histoire du bien et du mal, par Hector Launay - Histoire de Lucie, par Christine Tournier - Côté cour, côté jardin (2e partie), par Arthur Brunier Coulin - Le passé éclaire l'avenir, par Alain Colliard et Jean-René Martel - Le Clos Landar, par Philippe Collin - *In memoriam* Cagliostro, un addendum, par François Bertrand - Journées Papus 2005.



Papus avait coutume de donner de nombreuses conférences publiques sur les différents sujets liés à l'ésotérisme et aux sciences secrètes. Nous avons retrouvé celle-ci qu'il donna le jeudi 22 février 1912 et nous avons pensé qu'il était intéressant de la publier dans cette revue justement fondée par Papus en 1888.

Le brahmanisme a donc jeté une lumière merveilleuse dans l'Inde, il a développé la philosophie, l'intellectualité sur tous les points où elle peut s'étendre. Il n'y a pas une philosophie d'Europe qui ne puisse se retrouver soit dans le brahmanisme hindou, soit dans le Taoïsme chinois, tout a été pensé. Si bien que vous avez plusieurs écoles brahamaniques ; vous avez des écoles entièrement mystiques, entre autres l'école des Mystiques et de la Yoga – n'oublions pas que les Yogas sont des brahmines et non des protestants –, l'école de kapila, qui a le mysticisme, et vous avez des écoles entièrement matérialistes. Kapila est un des chefs de l'école matérialiste, et c'est par raisonnement, en raisonnant de nouveau sa méthode philosophique qu'il a fait le deuxième qui a donné naissance à tout le courant mystique hindou et qui est un épisode du Mahabarata, le grand poème hindou.

Comme culte, le brahamnisme a simplement développé le culte védique. Qu'était-ce le culte védique ?

Il consistait à invoquer le feu matériel comme image du feu spirituel. C'était tout ce qu'il y a de plus simple : le chef de famille ou le prêtre rassemblait les membres de la famille ou les fidèles autour d'un autel de gazon ; là, il allumait le feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, un morceau de bois image de l'actif, un morceau de bois image du passif. Quand le feu était allumé, il était entretenu au moyen de beurre clarifié et des assistants chantaient des hymnes.

Ce culte se renouvelait trois fois par jour, au lever du soleil, à midi et le soir.

Notons donc ceci : une époque védique, avec quatre livres sacrés, une époque brahmanique, avec une culture intellectuelle complète, et je n'ai pas fini de vous en parler, je tiens maintenant à vous en dire quelques mots.

Il s'agit de l'établissement de la langue sanscrite. Si je vous ai dit tout à l'heure *que lorsqu'on se livrait à l'étude de l'Inde il fallait au moins lire* le sanscrit comme un bébé de 4 ans lit le français, c'est que le symbolisme du sanscrit a une importance considérable.

L'Alphabet DEVANAGARI a été établi par l'église brahmanique lors de la création, par une université tout entière, et non pas par un seul homme, d'une grammaire restée célèbre dans le monde entier : la grammaire de PANINI. C'est non seulement une grammaire, mais le type de l'articulation du verbe dans toutes les langues possibles.

Le sanscrit a été créé complètement, artificiellement, dirai-je, par une université de l'Inde, en même temps et à la même époque que l'hébreu a été créé par l'Université à Babylone. L'hébreu est une langue entièrement artificielle, qui a des clés tellement secrètes que jusqu'à présent on ne les a pas trouvées : on commence à peine à les comprendre. L'hébreu est une langue de combinaisons chiffrées, c'est la langue la plus parfaite de l'antiquité.

Le sanscrit est pareil, l'hiéroglyphe à 22 clés est une langue du même genre, mais les autres langues : phénicienne, grecque, arabe, sont des langues que les Hindous appelaient « Pracriti », des « langues de sauvages », qui n'ont rien d'une Théba.

Si vous écrivez Théba et que vous le lisez à l'envers, cela fait « Alphabet ». Une langue de ville sainte se dit « THEBAH ou Aleph THAU » en hébreu, cela se lit « Devanagari » en sanscrit, langue d'université sacrée.

Le sanscrit a un caractère intéressant que je vais essayer de résumer rapidement.

Ses clés sont multiples, elles sont au nombre de plus de 40 (49), mais ce qui les caractérise, c'est d'être toutes dominées d'un trait, si bien que lorsque

vous lisez un texte sanscrit, il y a une grande ligne horizontale sous laquelle cheminent toutes les lettres.

En vous parlant du temple égyptien, je vous disais qu'entre le monde des profanes et celui des initiés, entre ce que les Égyptiens appelaient le monde extérieur et le Ciel, il y avait une porte d'airain et d'or que les profanes ne franchissaient jamais.

Dans la constitution de l'alphabet sanscrit, cette porte est indiquée par cette ligne horizontale ; tout ce qui est terrestre sera indiqué au dessous de cette ligne par des lettres ayant deux sortes de formes : soit une forme de potence (27 pour l'alphabet), soit une forme de serpent.

Les lettres ayant des formes de serpent ont une importance considérable au point de vue symbolique : c'est le rapport de l'astral dans le visible.

Au dessous de ces lettres vous trouverez indiqués les signes qui matérialisent une lettre ou un mot, comme le signe « ri », tandis qu'au dessus des lettres sont les signes qui spiritualisent : c'est le « I », le « E », dans certains cas, les signes spiritualisants.

Je n'ai pas le temps de vous développer la symbolique du sanscrit ; j'ai écrit dans le temps un petit traité du sanscrit pour montrer comment il était utile de connaître assez les lettres pour chercher un mot dans un dictionnaire. Quand on vous dit « manus » ou « corna », vous cherchez d'abord ce que cela veut dire, et vous êtes étonné des enseignements ésotériques que vous possédez rien qu'en lisant ce qu'il y a dans le dictionnaire latin. Vous pouvez ensuite les développer, vous avez au moins des bases positives.

Vous voyez donc l'importance de l'école brahmanique et de l'église brahamanique, le jour formidable qu'elle a jeté dans l'intellectualité de l'Orient.

Il me reste à dire quelques mots du kristnaisme, et dans la deuxième partie de notre causerie je vous parlerai de Bouddha.

Le kristnaisme est dérivé entièrement du brahmanisme et du védisme ; il en fait partie ; il dérive de l'un des chapitres du Mahabarata.

Le Kristnaisme a conduit les disciples à chercher, par la pratique de la yoga, la spiritualisation des éléments qui vivent dans l'être humain et l'union avec l'astral supérieur. Si vous voulez que j'essaie de traduire cela en français, je dirais que l'individu, par des pratiques secrètes, cherche à remplacer le courant terrestre qui circule dans son intérieur par un courant fluidique dérivé des planètes de notre système. Il se met ainsi en relation non plus avec la terre, mais avec un des centres exotériques du monde sidéral, puis il s'élève encore et peut parvenir, par la méditation et l'ascétisme, jusqu'au monde supérieur.

Vous verrez que Bouddha réprouve ces pratiques, vous verrez qu'il les a exercées et les a quittées. Je vous signale le Kristnaisme, pourquoi ? Parce que, quand un chrétien lit les enseignements du Kristnaisme, il reste stupéfait : il trouve là l'histoire complète du Christ, sa naissance, le massacre des Innocents, la naissance d'une vierge, le Christ sauvé du massacre par une intervention divine ; toute l'histoire de Kristna, c'est l'histoire que le Christ est venu revivre plus tard sur terre.

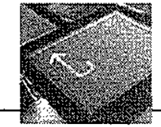
Vous comprenez combien les Révérends Pères Jésuites sont épouvantés. Du reste, ils ne restent jamais à court, parce qu'ils ont un procédé extrêmement simple : ils appellent le diable. Quand on ne sait pas comment se tirer d'une difficulté dans certaines écoles occultes, on dit que c'est « le grand arcane », c'est le moment où vous ne comprenez plus et où vous pensez que les autres ne doivent plus comprendre non plus.

Quand il s'agit d'une difficulté d'ordre théologique comme celle-là : la vie du Christ, enseignée et écrite 1 200 ans avant son arrivée sur terre, on dit : *« C'est simple, le diable savait que le Christ devait venir, il a écrit son histoire d'avance pour gêner les Chrétiens. »*

Ce n'est pas scientifique.

Si vous vous souvenez de ce que disait le Brahamine dont je parlais tout à l'heure, que toutes les histoires religieuses sont la représentation sur terre de mystères écrits dans le ciel, vous aurez des enseignements très nets sur le Kristnaisme et ses rapports avec le Christianisme.

À suivre...



Bruno Le Chaux a surfé pour vous

Voici deux nouveaux sites de qualité à découvrir ou à redécouvrir.

L'Institut Éléazar : www.institut-eleazar.org
La récente disparition de Robert Amadou est l'occasion de lui rendre hommage au travers de l'Institut Éléazar dont il fut – et reste à titre posthume – le président d'honneur. L'Institut Éléazar dispense des cours de martinézisme et de martinisme par correspondance et organise des séminaires sur ces mêmes sujets à Marseille ou à Paris. Voici ce que l'on peut lire sur la page d'accueil du site :
L'Institut Éléazar, dont le président d'honneur est Robert Amadou et le directeur Serge Caillet, a été fondé le 11 août 1990.
L'Institut Éléazar n'est pas un ordre initiatique, mais une école de martinisme. Il ne se substitue donc pas aux nombreux ordres martinistes, ni à l'Ordre des chevaliers maçons élus coëns de l'Univers, ni au Rite Écossais Rectifié, dont la vocation est proprement initiatique.
Mais il transmet l'enseignement de Martines de Pasqually et de Saint-Martin, principalement sous forme de cours par correspondance, en aidant personnellement chaque étudiant dans cet apprentissage difficile.
La connaissance de la doctrine réelle du martinisme est en effet indispensable à celles et à ceux qui veulent s'engager dans la voie tracée par Martines de Pasqually, ou par Saint-Martin, voie de la théurgie cérémonielle pour le premier, voie cardiaque ou voie théurgique selon l'interne pour le second.
Actuellement, l'Institut Éléazar compte une centaine d'étudiants réguliers.
Son but : préserver l'héritage martiniste transmis par Martines de Pasqually et Louis-Claude de Saint-Martin, étudier ce dépôt traditionnel et en diffuser le contenu au moyen de cours par correspondance, de rencontres et de séminaires.

La Librairie du Magnétisme : www.librairie-magnetisme.com.
Une belle librairie en ligne. Société d'édition, la « Librairie du Magnétisme » vous permet de vous procurer principalement les œuvres du Dr Hector Durville et de Henri Durville, amis de Papus, qui participèrent au congrès maçonnique spiritualiste de 1908 et furent les plus influents dans leur domaine à cette époque. La librairie du Magnétisme possède aussi un service de recherche et de vente de livres anciens.

Serge Le Guyader a lu pour vous

7 Questions sur le chemin de la guérison, par le docteur **Philippe Dransart**[1]. Voici un excellent ouvrage qui dérange, un peu..., beaucoup peut-être, mais tant mieux ! À la question *« qu'est-ce que mon corps cherche à me dire ? »* quand je ressens un malaise, ou que je suis atteint de maladie, est-il possible de répondre ? Non pas directement, car les facteurs internes ou externes sont si nombreux, et parfois les causes si obscures, qu'il faudrait plus d'une vie pour répondre. La maladie qui peut avoir de multiples origines, est souvent une « projection » dans le corps des conflits qui nous assaillent ou dont nous sommes le terrain ou les victimes. Elle reflète la douloureuse contradiction dans laquelle nous nous trouvons piégés. Mais au fait, piégés par quoi, par qui ? Ce que nous propose le docteur Dransart, c'est justement de débusquer ces pièges. Commence alors un long travail de la conscience sur elle-même. Car c'est bien un travail, et quel travail ! Aller chercher dans le fond de nous même, dans une partie de notre inconscient, les moyens de faire la paix avec nos douleurs cachées. Telle l'ambition de ce précieux livre où en sept questions, Philippe Dransart, médecin homéopathe et phytothérapeute nous livre ici le fruit de plus de 30 ans d'expérience et de réflexion sur le pourquoi de la souffrance et comment mieux la comprendre afin de s'en libérer. Cet ouvrage intéressera bien entendu tous ceux qui souhaitent aborder les problèmes de santé sous un jour nouveau, mais aussi ceux qui s'intéressent aux mécanismes intimes des relations corps-esprit. Dans cette optique, le livre du docteur Dransart constitue à mes yeux un pilier de base.

Méditation et psychothérapie, ouvrage collectif sous la direction de **Jean-Marc Mantel**[2]. Ce livre rassemble en un petit volume différents articles déjà publiés en 2000 dans le cadre de la collection Question de. « L'approche spirituelle en psychiatrie », « Thérapie pragmatique et thérapie initiatique », « Le Kriya-Yoga un outil en psychothérapie », tels sont quelques uns des titres de cet excellent recueil. Les rapports entre la méditation et la psychothérapie présentés dans cet ouvrage se révèlent très importants pour mieux comprendre ce qu'on pourrait qualifier de « folie ordinaire ». En effet, c'est un

[1] *Le Mercure Dauphinois – Grenoble 2005 – 280 pages – 18,50 €.*

[2] *Albin Michel – Espaces libres n° 165 au format de poche – Paris avril 2006 – 250 pages (prix en code barre).*



signe des temps que la médecine et la psychologie moderne s'ouvrent de plus en plus à la dimension spirituelle de l'homme. Il était temps ! Bien que ce ne soit pas partout ni toujours le cas, de plus en plus, l'homme n'est plus seulement considéré comme simple patient, couché sur une table d'examen ou assis sur un divan, mais comme un être debout, relié verticalement aux plus hautes dimensions de l'existence. Dans ce petit recueil de 250 pages présenté par Marc de Smedt et par le Docteur Mantel, les auteurs (dont l'ouvrage donne une brève présentation en fin de volume), psychiatres, psychothérapeutes ou simples psychologues intéressés par la méditation, dialoguent et militent pour une approche globale de l'être humain. La guérison, en effet, ne saurait se limiter à une simple et superficielle « allopathie » chimique ou mentale. La véritable santé, au terme de ce parcours, est fondamentalement indissociable d'une réalisation intérieure. Mais quelle ambition ! Dans ce cas le thérapeute devient un vecteur et aussi un artisan de cette plénitude vécue, car le vrai guérisseur c'est le patient lui-même. Est-il superflu d'encourager tous nos amis cherchants ou chercheurs de vérité à se procurer rapidement ce livre de poche ?

Les Maçons, les gants et le tablier, par **Jean-Pierre Villeneuve** [3]. Le tablier et les gants, tous les maçons le savent, sont parmi les principaux symboles de la maçonnerie, à tel point que nul ne peut pénétrer en loge pour les tenues, sans en être revêtu. En effet, quels que soient les rites, les grades, l'obédience, la diversité des décors ou la fonction occupée, les seuls éléments communs à tous les Frères et les Sœurs sont le tablier et les gants. Or paradoxalement, très peu d'ouvrages pour ne pas dire aucun, n'existent à ma connaissance sur le sujet ! Cette étude vient donc combler ce vide. Du Moyen Âge jusqu'à nos jours, l'auteur, dans une étude à la fois historique et symbolique, s'appuyant sur une documentation importante, explique pourquoi et comment les francs-maçons spéculatifs, à partir du XVIIIe siècle, ont adopté les éléments vestimentaires principaux des maçons opératifs.
Le tablier et les gants, par leur forme, leur matière, leur couleur, etc., sont chargés d'une symbolique forte. Celle-ci est largement et utilement analysée pour les trois grades des loges bleues (apprenti, compagnon et maître) par l'auteur qui est lui-même maçon à la Grande Loge Nationale Française (GLNF). Il faut aussi préciser que le symbolisme d'un vêtement étant souvent

[3] *Dervy – Paris 2006 – 317 pages – 20 €.*

relié à la partie du corps qu'il recouvre, les significations symboliques de la main et du ventre sont également abordées. Le ventre, souvent considéré comme un deuxième cerveau, est, comme le serpent, un symbole de quelques mystères des profondeurs de l'être. C'est peut-être ce que le tablier vient mettre en évidence. Tout ici incite à la méditation et à la réflexion. Ce livre intéressant à plus d'un titre peut être lu avec profit autant par les maçons eux-mêmes que par les rosicruciens ou les martinistes ne pratiquant pas la maçonnerie. Et même par ceux qui n'appartiennent à aucun de ces mouvements mais sont simplement avides de mieux connaître et mieux comprendre la franc-maçonnerie.

Yves-Fred Boisset a lu pour vous

Il y a peu de temps, un abonné fidèle de la revue me demandait conseil pour l'acquisition d'ouvrages traitant du martinisme. J'avoue avoir été plutôt embarrassé car les livres sérieux sur le martinisme ne sont pas légion. Jusqu'à ce jour, du moins. Car, enfin, on en tient un. En effet, **Jean-Marie Vivenza** vient de signer un ouvrage, je devrais dire l'ouvrage, sur ce martinisme si mal connu, si méconnu et, partant, discrédité dans de nombreux milieux, y compris dans ceux qui se targuent de suivre une voie initiatique de nature spirituelle. Il était donc grand temps qu'un auteur sérieux apporte ses connaissances et sa rigueur et publie un livre documenté qu'il a tout simplement intitulé ***Le Martinisme*** [4] et portant en sous-titre cette simple mention qui explicite l'objet de l'ouvrage : « L'enseignement secret des Maîtres ».
C'est précisément autour de trois maîtres que s'articule cette histoire du martinisme, ordre initiatique qui plonge ses racines dans le mouvement illuministe de la seconde moitié du 18e siècle dont se détachent trois grandes figures : Martinez de Pasqually, Louis-Claude de Saint-Martin et Jean-Baptiste Willermoz. Ces trois personnalités contemporaines ont gravé leur empreinte dans ce courant philosophique et spiritualiste qui a trouvé sa place dans le Siècle des Lumières en faisant éclater ce que Saint-Martin appellera, dans un de ses ouvrages, la Vraie Lumière.
Jean-Marc Vivenza, après avoir rappelé dans son introduction que le terme de « martinisme » traîne une « *réputation d'étrangeté, de suspicion, voire de*

[4] *Le Mercure Dauphinois, 2006 – 270 pages – 18,50 €.*



crainte, tant ce nom est entouré d'un épais voile de mystère créant autour de lui une profonde et solide opacité qui semble bien difficile, pour ne pas dire impossible, à dissiper », présente la vie, la doctrine et les écrits des trois Maîtres plus haut cités, ce qui est justement propre à dissiper cette aura de mystère et de suspicion qui, nous l'avons jadis constaté, assimila quelquefois le martinisme à une secte avec la mauvaise réputation attachée à ce concept. Il est vrai que pour le grand public la distinction entre secte, société secrète et ordre initiatique ne saute pas aux yeux (voir, à ce propos, notre communication dans le numéro 2 de 1985 de la revue, pages 73 à 76).

Pour l'auteur, Martinez de Pasqually est « *l'incontestable père fondateur, le premier prophète, le surprenant inspirateur éclairé, l'annonciateur exceptionnel et l'extraordinaire révélateur* » de la doctrine martiniste qui repose sur la « Réintégration », laquelle fait pendant avec la « Chute » que nous expose la Genèse. En résumé, tous les efforts de l'Homme incorporisé après ce dramatique événement que fut la chute doivent être tendus vers sa réconciliation avec le divin et sa réintégration dans son état glorieux primitif. Ses deux disciples que furent Saint-Martin et Willermoz poursuivirent la même voie ; seules leurs méthodes diffèrent. Si Martinez de Pasqually s'appuyait sur la théurgie (voie opérative) et le commerce avec les intermédiaires célestes, Louis-Claude de Saint-Martin prônera la prière et la recherche intérieure (voie cardiaque) et le dialogue direct avec le Créateur, cependant que Jean-Baptiste Willermoz, disciple du premier et ami du second, versera l'enseignement martiniste dans la franc-maçonnerie, organisation alors encore jeune et en recherche de racines. Membre dès sa vingtième année de cet ordre initiatique dont il devint rapidement l'une des figures marquantes, il créera le Régime Écossais Rectifié, système maçonnique destiné à véhiculer et à perpétuer les enseignements de Pasqually.

De ce fait, le martinisme trouva, après la disparition de Pasqually, en 1774, son prolongement et sa survie dans l'ordre maçonnique qui, dans sa véritable nature, est mystique et voué à la diffusion d'un christianisme éclairé. Dans sa conclusion, Jean-Marie Vivenza définira ainsi le martinisme : « *un cheminement initiatique original au sein de l'ésotérisme chrétien dont il fut et reste, sans conteste, l'une des plus hautes formes d'expressions* ».

On notera que l'auteur s'en tient à l'examen du martinisme dans son contexte du 18e siècle. Certains lecteurs seront sans doute étonnés de ne lire dans cet ouvrage au demeurant fort complet aucune allusion à l'Ordre Martiniste que Papus fonda entre 1887 et 1891 et qui, depuis maintenant plus d'un siècle,

participe à la connaissance de la pensée et de l'œuvre de Saint-Martin en dépit des épreuves qu'il a traversées en raison de sa balkanisation post-papusienne. Quant au Régime Écossais Rectifié, bien implanté au sein de la franc-maçonnerie traditionnelle, il a, après un long demi-sommeil dû à des événements historiques étrangers à sa propre histoire, retrouvé depuis quelques décennies et grâce à la compétence de maçons avertis, le sens de sa mission sacrée.
En résumé, ce livre de Vivenza peut être dès à présent considéré comme l'ouvrage fondamental et incontournable recommandé à tous ceux qui, voulant rompre avec les clichés usés et les interprétations erronées que, par manque de rigueur, des auteurs superficiels se repassent de génération à génération, ont le désir de comprendre la profondeur de cette voie spirituelle que trois Maîtres en illuminisme ont ouverte et tracée pour tous ceux qui veulent dépasser les dogmes établis et figés et s'approcher de la Vraie Lumière qui est d'abord en nous et ne demande qu'à jaillir du fond de notre âme.

Les revues

« **LES AMITIÉS SPIRITUELLES** », **n° 226, avril 2006** – 14, rue Campo Formio 75013 Paris. À lire dans ce numéro « De l'occultisme au mysticisme ou la vie de Sédir » article d'Édouard Binet qui retrace le cheminement de cet ami de Papus.

« **ATLANTIS** », **n° 424, 1er trimestre 2006** – 30, rue de la Marseillaise 94300 Vincennes. Dans un article intitulé « L'Alchimie et le Sida », l'auteur dévoile les textes anciens sur l'origine des quatre grandes pathologies du sang dont le Sida.

« **ARIANNE'S WEB** », **Volume 11, n° 2** – et « **L'INITIATION** » **(English Edition) Volume 6, # 2, Spring 2006** – 4287 A, Beltline Road - # 330, Addison, Tx 7500. Nos lecteurs anglophones trouveront dans ce numéro de *L'Initiation* une étude sur Cagliostro.

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2006

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site www.initiation.fr
et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation
69/89, rue Jules Michelet
92700 COLOMBES
Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS
IBAN : FR63 3004 1000 0108 2884 0U02 008
BIC PSSTFRPPPAR

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2006)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2006

Nom.. Prénom....................................
Adresse...
Code postal.................. Commune...
Date__/__/ 200_ *Signature*______________________

Tarifs 2006

France, pli fermé	30 euros
France, pli ouvert	27 euros
U. E. - DOM TOM	35 euros
Étranger (par avion)	42 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN	à partir de 43 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.

« Le G.E.R.M.E. »

vous propose des conférences
tous les premiers mercredis de chaque mois, à 19 heures 30,
Maison des Associations
2 bis, rue du Château 92200 Neuilly sur Seine (M° Pont de Neuilly)
contact : 06 89 35 85 59

le mercredi 5 avril 2006 :
« L'homme en son alchimie spirituelle » par Christine Tournier ;

le mercredi 3 mai 2006 :
« René Guénon », par Michel Butkiewicz ;

le mercredi 7 juin 2006 :
« Occident et Orient, un patrimoine religieux commun »,
par Christian Lochon et Hubert Lecocq.

et des échanges de vue
aux dates ci-dessous, à 19 heures 30,
170, avenue d'Italie 75013 Paris (M° Maison-Blanche)
code 6317 – contact : 06 89 35 85 59

Le thème général choisi pour cette année 2005/2006 est le suivant !
« LA TRADITION INITIATIQUE DANS LE CHRISTIANISME OCCIDENTAL ».

Ce thème général se déclinera en cinq sujets d'étude
selon le calendrier suivant :

Lundi 24 avril 2006 : « philosophie et théosophie » ;
Lundi 19 juin 2006 : « synthèse de ces études ».

L'accès à ces réunions est libre et entièrement gratuit.
Peuvent y participer toutes les personnes intéressées
par l'étude de l'Histoire et de la Tradition.

Contacts : Yves-Fred Boisset, 69/89, rue Jules Michelet, 92700 Colombes
Téléphone et télécopie : 01 47 81 84 79 - Mobile : 06 89 35 85 59
Courriel : yvesfred.boisset@papus.info
Site : www.initiation.fr et www.yvesfred.com